

JOURNAL HELVETIQUE
O U
R E C U E I L
D E

Pièces de Morale , de Politique d'Oeconomie , d'Agriculture , d'Histoire Naturelle & Civile &c. Avec des Pièces fugitives de Littérature choisie , en prose & en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux , les Découvertes & l'Encouragement des Sciences & des Arts , des Manufactures & des Métiers &c.

¹
DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1767.



NEUCHÂTEL

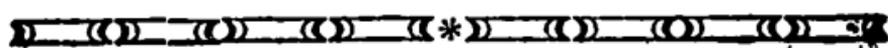
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCCCLXVII.





JOURNAL HELVETIQUE.



JANVIER 1767.

THEORIE DE L'HOMME.

DE toutes les facultés que nous trouvons dans l'homme instruit & civilisé, l'homme naturel n'a que celle de sentir : Il reçoit les Impressions que les corps font sur ses organes ; ces impressions excitent dans l'Ame des perceptions relatives aux objets extérieurs qui les ont produites, des sons articulés servent à peindre ces perceptions.

Les sensations sont accompagnées du sentiment agréable ou désagréable, & c'est de ces sentimens que naissent les besoins physiques, les seuls ressorts qui donnent de l'activité à l'homme dans l'état de na-

ture brute. Cette activité est plus ou moins grande, plus ou moins étendue, selon les degrés de sensibilité que la nature a donnés aux fibres & aux nerfs.

Les actions naturelles qui sont par tout les mêmes, reçoivent des différences spécifiques du climat & des productions du sol, leur répétition les change en habitudes, & celles ci servent à caractériser les Peuples comme Individus. L'homme sauvage reste dans cet état, & consomme l'ouvrage de la nature: L'homme social gêne ses opérations & les rend fautives & incomplètes.

Le degré de plaisir qui accompagne chaque action en détermine la valeur & l'importance: L'ame simple du Sauvage, n'a d'autre échelle pour apprécier les choses, ni d'autres idées du Bonheur, que celles qui naissent des plaisirs des sens. La force de la sensation décide de l'énergie du sentiment.

Le hazard ouvrit la carrière des plaisirs plus recherchés & des plaisirs chimériques. Le concours fortuit de quelques sensations plus ou moins agréables servit probablement à débrouiller un peu les idées sensitives du Bien & du Mal. L'homme reçut par là une idée confuse de plaisirs & de peines moins déterminées. L'imagina-

tion les grossit & le berça de vaines espérances, ou l'effraya de craintes frivoles, il devint le martyr des unes & le jouet des autres.

A peine le pauvre mortel s'étoit il écarté des sentiers de la nature, qu'il les perdit entièrement de vue. La faculté d'imaginer afoiblit celle de sentir, & en prit presque la place. L'imagination ayant une marche plus rapide & plus inégale que la raison, elle éblouit d'abord l'homme, & ensuite elle l'enchaina. Distrait & agité par la multitude des Images trompeuses enfans de l'imagination, il ne s'aperçut point d'avoir dérogé à l'instinct, il eut même l'imprudence de le croire fautif. Pour dissiper les ennuis qui rongeoient son ame, il étendit la sphère de ses besoins, & prit un intérêt également vif & empressé a tous les objets que l'imagination avoit associé à ses besoins naturels.

Par là tous les sentimens furent altérés, *l'Amour de soi même*, se trouva dénaturé & travesti en *Amour propre*, penchant violent & inique qui, étendant ses prétensions sur tout ne se contente au fond de rien. Le cœur de l'homme destiné à être le siège de plaisirs purs & innocens, devint un gouffre insatiable. Les desirs y

devinrent immodérés, les chagrins cuisans, & les biens de la nature précieuses. Les hommes s'aperçurent de ce désordre : Chacun en jeta la faute sur l'autre, & on vit naître le conflit des intérêts & des penchans. L'homme rempli d'inquiétudes, pensoit moins à se recueillir qu'à se distraire : Pour le tirer de cet état d'entui & de distractions, il falloit que son esprit fut frappé par des images neuves & singulières. Le cours réglé des affaires ne suffisoit plus pour fixer son attention, il lui falloit des prodiges & des révolutions, c'est depuis cette époque, que l'histoire de l'homme devient intéressante, celle de l'homme naturel n'intéresseroit pas plus que le Journal d'une navigation par une mer toujours tranquille & calme.

La conoissance du passage qui a conduit l'homme de l'état de nature à celui de société est d'une grande importance. L'histoire ne nous fournit rien pour cela, & on n'a pas poussé assez loin les observations psychologiques & morales, pour éclaircir ce grand point. Les Philosophes qui ont travaillé à la théorie du droit naturel, ont imaginé des hypothèses qui ne sont point satisfaisantes. On prête à l'état primitif ou trop ou trop peu, quelquefois on le métamorphose jusqu'à le rendre mé-

connoiffable. On prend ordinairement les vices & les écarts des Peuples Sauvages, pour des marques caractéristiques de leur condition primitive. On croit que l'indépendance absolue est une chimère; on confond la vie errante des premiers hommes avec celle des Brutes & on acorde en même tems au Sauvage tous les sentimens qui ne naiffent que de la Société.

Les Loix Phisiques par lesquelles chaque individu reçoit l'accroiffement successif de ses facultés pendant son éducation, semblent être les mêmes pour les Sociétés. Les Peuples qui eurent des polices vagues ou indéterminées, ou qui n'en eurent point du tout, ont conservé la première teinte des sentimens que la nature, jointe au climat & au hazard leur avoit imprimés. Ce sentiment primitif fut le sceau moral & politique de la Nation: Cela se conçoit aisément, mais pour comprendre comment l'homme a pu s'affujettir à un gouvernement ou à une police réglée, il faut nécessairement suposer dans son esprit la notion d'un mérite indépendant des besoins phisiques: Il s'agit donc, avant tout, de découvrir la route par laquelle les hommes sont parvenus à saisir l'idée d'un tel mérite. J'ai déjà observé que toutes les

8 JOURNAL HELVÉTIQUE

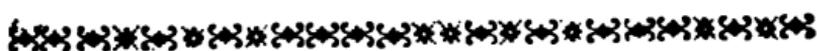
notions des Sauvages sont sensitives & individuelles. Incapables d'abstraire & de généraliser l'idée de l'homme, ils se représentent sa dignité sous l'image d'un homme qui leur paroît homme par excellence, jugeant de tous les objets par la force relative des sensations que ces objets excitent dans leur ame, ils attachent cette idée de prééminence à celui qui leur cause les sensations les plus vives & les plus extraordinaires. Rien n'est plus aisé que d'étonner l'esprit brut. Comme il est fort sujet à s'extasier, la vue inopinée d'un outil, ou d'une petite aisance de la vie le frappe de manière que l'inventeur lui paroît être d'un ordre supérieur à celui dans lequel le Sauvage se trouve placé.

Il fait éclater ses sentimens de surprise, par des cris & des gestes qui sont très significatifs; à juger par l'ascendant qu'on peut gagner sur l'esprit de la multitude, on peut présumer quel aura été le succès d'un homme qui, secondé par le hazard ou par une étincelle de génie parvint à ébranler toutes les affections de l'homme brut; Ancien, Prêtre, Cacique, ou comme vous voudrez l'appeler, il fut dans cet instant, maître de l'homme entier, c'est à dire de ses sentimens, de ses penchans & de ses résolutions.

Cette grande sujettion du Sauvage n'est que momentanée & individuelle : Il peut bien arriver que toute une Peuplade entre dans les mêmes sentimens de surprise & d'attachement personel, mais faute de langage & de contract social, l'idée de distinction personnelle s'efface d'abord.

Pour établir cette idée d'une manière stable & uniforme, il falut donc penser aux moyens de la perpétuer, par l'invention de marques Caractéristiques qui pussent servir aux Peuplades à s'unir & à se reconnoitre. Le nez écrasé, la tête aplatie, les narines percées, les oreilles allongées, les stigmates, les Peintures, les brulures, & les chevelures sont les uniformes du monde sauvage. Toutes ces marques corporelles viennent d'une politique brute, qui exerce encore aujourd'hui l'empire le plus absolu & le plus tirannique sur ces hommes simples. Je conçois bien qu'on adoptoit tel usage, parce qu'il tenoit plus au climat qu'un autre : Mais cette considération n'empêche pas d'y remarquer un air d'autorité qui voulant donner force de loy à cet usage l'établissoit comme l'enseigne publique & nationale. Comme les Sauvages n'ont aucun plan de police & d'éducation privée, ils se règlent uniquement sur ces usages, & prennent

la teinte des sentimens , qui leur sont imprimés par les coutumes publiques. Sont-elles violentes & sanguinaires, toute la Peuplade le fera de même , & pour adoucir la férocité de ce caractère , il ne faut que lui prescrire des usages doux & bien-faisans. Un Peuple libre & sauvage à l'humeur simple & uniforme ; il est gay ou hypocondre , brave ou poltron , bon ou méchant , paisible ou remuant. Cette simplicité de l'humeur nationale abrège & facilite beaucoup l'exécution des moyens qu'on employe pour se concilier les suffrages publics , car c'est par l'observation la plus imposante des usages nationaux , qu'on parvient à maintenir & à diriger une Peuplade , ces usages ne deviennent nationaux , que par le rapport qu'ils ont avec le genre de vie des Sauvages , qui diffère suivant la nature du climat & celle du sol. A la place des plans de police & de gouvernement , les Nations Sauvages ont des genres de vie publics & uniformes.



DES PEUPLES SAUVAGES.

Genre de vie des Nations Libres.

LES Sauvages ne connoissent que les besoins les plus pressans de la nature, & toute leur vie se passe à satisfaire ces besoins, par les seules voies que leur offrent le climat & l'habitude. Ils sont tous Pâtres ou Chasseurs, Pêcheurs ou Cultivateurs: S'ils s'attachent à un de ces genres de vie, ils le font sans se rapeller le passé & sans se mettre en peine de l'avenir: Les soucis & les embarras de la vie leur sont aussi inconnus que les ennuis & les distractions. Le Sauvage passe des jours entiers à né rien faire & même à ne rien penser, & dans cet état d'inaction, il n'est à charge, ni à lui même, ni aux autres; Automate monté par la nature sur le ton du climat, il observe dans tous ses mouvemens une parfaite monotonie. A voir un seul homme on connoit toute la Peuplade.

La raison en est bien claire; c'est qu'il n'y a nulle différence entre la vie publique & la vie privée des hommes libres. Le Sauvage a les mêmes façons d'agir, dans

les assemblées publiques, qu'il a dans l'intérieur de sa case. Ce n'est pas l'homme d'état qui délibère sur les intérêts de la Peuplade, mais c'est le Caraïbe, l'Iroquois & le Topinambou. Exempt de tout ce que nous appellons, astuce, malice, défiance, il n'a des passions offensives que la force vigoureuse & la férocité opiniâtre de l'exécution. Comme il est dans un état d'enfance perpétuelle, il s'attriste ou s'égayé à l'excès. Les Sauvages sont ou des enfans, qui s'amusaient jusqu'à épuiser leurs forces, ou des furieux qui se portent les coups les plus douloureux & les plus meurtriers: S'ils diffèrent des enfans c'est dans l'attachement obstiné qu'ils ont pour leurs coutumes bizarres. Ils se soumettent à l'empire de ces coutumes, parce qu'ils n'en sentent pas plus de gêne, que les bêtes fauves n'en éprouvent par les anneaux d'or que les Chasseurs, mettent à celles qu'ils laissent aller libres. Ces sentimens d'indépendance qui sont gravés dans l'ame des Sauvages, se manifestent le plus, en ce que les mouvemens fougueux de la crainte & du plaisir les unissent & les séparent à l'aventure & sans aucun ordre réglé, excepté celui que quelque uns observent dans l'état de mariage. Ayant moins de

passions que nous & de plus simples, ils sont plus ardens & plus obstinés à satisfaire l'amour & la haine : Dès que ces passions ne les agitent plus, chacun retourne à son état d'indépendance primitive : Ils s'y maintiennent avec moins d'altération, à raison de ce qu'ils sont plus isolés & plus séparés des Nations policées.

DIVISION *Générale des Nations Sauvages.*

LES pais déserts, montagneux & baignés des eaux de l'Océan servent le plus à couper toute communication avec les Nations étrangères ; quoique les habitans de ces contrées soient tous Sauvages, ils se distinguent cependant par des nuances spécifiques. Les Insulaires étant les plus isolés, ils sont aussi les plus roides de tous. Les Montagnards en ce qu'ils ont à vaincre, une infinité de difficultés naturelles, égalent les premiers en opiniâtreté & les surpassent encore en courage. Les habitans des déserts, menant une vie errante, sont prompts, inquiets, audacieux. Ces propriétés sont la cause pour laquelle on ne peut prescrire à ces Peuples que des

coutumes personnelles. Foibles & fortuites dans leur origine, ces coutumes deviennent inéfaçables & tiraniques dans la suite. Semblables au sable pétrifié, le concours accidentel de causes physiques, muni d'une autorité brute, leur donne mille figures grotesques. Les plus singulières se trouvent, parmi les Peuples qui ont le caractère national stupide & hébété, ou violent & emporté. Les Peuples les plus Septentrionaux & les Caraïbes ont par cette raison les usages les plus stupides & les plus monstrueux.

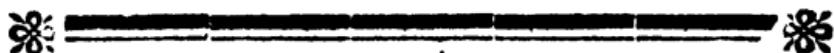
§ 1. *Les Groenlandois avec les Peuples les plus Septentrionaux ont la Teinture la plus foible & la plus grossière d'usages nationaux.*

Nous avons déjà dit que les Peuples bruts tiennent entièrement au climat : Pour sentir la vérité de cette remarque, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur les Nations, qui habitent les pais les plus Septentrionaux. Les habitans des zones glaciales mènent une vie exposée aux hazards de la pêche. Placés sur les frontières du monde habité, ils semblent être les bannis de la nature, qui en leur assignant ces terres ingrates, les a jettés dans une mendicité irrémédiable. Comme les glaces

éternelles présentent à ces Sauvages un seul ordre d'objets, leur esprit est aussi stérile que le terroir ; & les facultés de leur ame ne sont pas moins engourdies que les muscles du corps. Cet état de stupidité, qui naît d'un climat disgracieux, rend le Groenlandois & le Lapon Sauvage incapables de goûter les agrémens de la vie sociale. A l'exemple des Bêtes marines, qui ne peuvent pas vivre dans l'eau des rivières, ces Peuples bruts ont une répugnance naturelle pour les objets les plus recherchés de nos sensations.

Si les miracles venoient encore, ce seroit dans ces pais là, ou pour former l'esprit à la réflexion, il faudroit commander aux Elémens & rapprocher le Soleil. En vain voudriez vous donner des mœurs sociales à un Peuple qui n'a pas même la forme d'une Peuplade. La nullité des Biens nationaux, emporte celle des liens publics. Pour unir un Peuple, il faut du moins que le sol produise quelque chose. Un homme qui erre sur les côtes d'un Pais, & qui vit à l'aventure, est entièrement indépendant d'un autre, qui mène la même vie précaire. Comment fera-t-on goûter des usages à un Peuple qui n'en a point & auquel il manque même la notion d'usages publics. D'un Groenlandois vous ferez tout au plus un Lapon

tributaire, c'est à dire que vous le transformerez en un homme d'un seul degré moins brut : Tout ce que vous pourriez faire se réduiroit à lui donner un travers de plus ou à abrégèr une de ses misères. La nature morale n'exerce son empire que dans les pays policés & elle abandonne toutes les Nations brutes à la nature physique, qui ayant été très avare envers les Groenlandois, les Lapons, les Eskimaux & les habitans de Kamchatka, ces Peuples forment le point de froid artificiel dans les lumières & dans les sentimens.



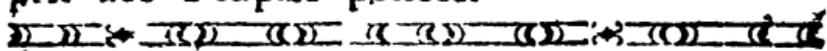
§ 2. USAGES *des Caraïbes dictés par la Féro-*
cité naturelle de ce Peuple.

LES Caraïbes donnent dans l'autre extrémité, ils sont vifs, impétueux, emportés. Vivans dans un Climat chaud, leur imagination put être frappée beaucoup plus fortement, que ne fut celle des Peuples du Nord. La crainte eut prise sur l'ame de ces Insulaires, & elle grava les impressions sinistres dans toutes leurs coutumes. La peur est le premier mouvement des
ames

amés brutes , elle naît avec le sentiment confus de nôtre foiblesse. Pour s'en convaincre on n'a qu'à considérer l'état de l'enfance. Les enfans obéissent aux mouvemens qui ébranlent violemment le système des nerfs : Or c'est l'éffroi qui les agite avec la plus grande force ; aussi ont-ils le souvenir le plus clair. & le plus constant de ce qui leur a causé une surprise éffrayante. Il n'est pas nécessaire de répéter la raison pour la quelle les Sauvages sont sujets à tous les symptômes de cet âge infirme. L'éffroi qui naît d'une aventure tragique se communique d'abord à tous les Colons. C'est l'histoire détaillée d'un Spectre , qu'on raconte à une Jeunesse attentive. L'imagination montée sur le ton pathétique , redouble de force & d'ardeur , l'esprit s'échauffe , l'ame fermente & se présente un objet terrible sous mille aspects lugubres. Un mouvement habituel de crainte rend l'ame hypocondre. L'homme policé peut se distraire de mille manières différentes ; mais le Sauvage est par l'uniformité de sa vie hors d'état de se défendre contre les accès de ses noires vapeurs ; il en est saisi comme ceux qui par la morsure d'un chien enragé sont attaqués de l'Hydrophobie.

Les Charlatans des Caraïbes connoissent si bien ce foible de leurs Nationaux, qu'ils pour gagner un puissant ascendant sur l'esprit de chacun, ils s'attachent à le remplir de terreurs paniques semblables aux mauvais Empiriques, ils donnent des maladies réelles & prescrivent des soulagemens apparens. Un homme craintif se fie aveuglément aux uns, parce qu'il se défie sans réserve de tous les autres. Emu par les passions fougueuses, qu'excite la bile noire, on ne peut gagner son entière confiance, qu'en lui présentant les fantômes de son esprit. Par l'art qu'on emploie d'aggraver ses appréhensions, on a un moyen sûr de le plonger tour à tour dans l'abattement & dans le désespoir, aussi la vie du Caraïbe est une alternative perpétuelle de ces deux affiétés violentes de l'ame. Tous les usages de ce Peuple sont frappés à ce coin là; on imprime des stygmates aux enfans, on initie les jeunes gens à la guerre avec des cérémonies qui ne paroissent humaines qu'à ce Peuple feroce. Rien n'égale la rage d'un Caraïbe offensé, sa colère ressemble à la fureur d'un Démoniaque. S'il va à la guerre c'est un forcené, qui se dévoue aux furies. Sa bile noire l'empêchant de goûter une satisfaction intérieure, il ne garde point de mesures dans sa haine & sa vengeance est

implacable. Le Caraïbe victime malheureuse de ses pensées & de ses pratiques lugubres, est le Fackir du monde Sauvage. C'est un grand bonheur pour l'habitant des Antilles d'être exempt de tout Culte religieux. Portant ses passions aux excès les plus atroces, le culte formel des Idoles, n'auroit fait que l'effaroucher d'avantage. La crainte engendre d'ailleurs l'idée d'un être maléfisant : C'est la première idolatrie de presque tous les Peuples bruts, à ne point excepter les Caraïbes que leurs Prêtres épouvantent soit en public, soit en particulier. Ce seroit trop exiger de ces hommes féroces, si l'on prétendoit qu'ils remontassent à la notion abstraite du Bien. Chacun étant libre & indépendant de l'autre, ils ignorent la signification du terme de bénéficence universelle. Ce ne fut qu'une bonne Législation, qui fit naître cette idée dans l'esprit des Peuples policés.



§ 3. *Les Caffres ont des usages de Pâtres.*

LES Caffres sont moins violens & craintifs que les Caraïbes; occupés du soin de garder leurs troupeaux, ils mènent une vie paisible. Ces montagnards d'Afrique n'ont aucune passion offensive. S'ils se disent.

dent, c'est avec la fermeté d'un homme libre, qui ne peut point souffrir d'insulte. Le sang froid du Caffre est infiniment plus à craindre que la férocité du Caraïbe; on peut venir à bout d'un homme violent & emporté, mais il est impossible de désarmer un homme ferme & tranquille. Celui qui fait quelquefois trop, fait en d'autres occasions trop peu: Au lieu qu'un homme modéré fait exactement ce qu'il faut faire.

Le Caffre s'est maintenu dans son état d'indépendance: Le Caraïbe a succombé. Les premiers sont descendus des Montagnes & se sont emparés des plaines, la violence des Mexiquains & des Espagnols, a obligé les Caraïbes de se sauver dans les isles & d'y gagner les hauteurs. La gêne qu'ils se donnent par leurs coutumes terribles, inspire à ceux-ci l'idée de la contrainte, ceux là sont plus vaillans parce qu'ils ignorent tous ces usages gênans. Les Insulaires des Antilles prennent des voyes forcées pour se reconnoître, les Montagnards d'Afrique laissent ce soin à la simplicité de l'instinct. Etant assez heureux de n'avoir ni l'imagination brulée, ni l'ame hypocondre, ils ne sont ni rêveurs ni fainéans. Les Pères sont ordinairement attachés aux devoirs de la vie domestique & com-

me dans cet état, chacun à de quoi fournir à ses besoins, l'inégalité des conditions ne se peut jamais introduire chez eux. On a déjà remarqué que les peuples qui tiennent du bétail se sont maintenus dans leur indépendance beaucoup plus longtems que tous les autres.



§ 4. ABATTARDISSEMENT *des Nègres.*

LES Nègres sont des Caffres abattardis, la communication qu'ils ont avec les étrangers, l'or, la polygamie & le voisinage des pais soumis les ont fait dégénérer de leurs principes. Le Sauvage corrompu à des vices beaucoup plus révoltans que l'homme policé. Les écarts du dernier choquent la raison, la justice & la décence, au lieu que ceux du premier vont contre la Nature & l'humanité.

Si l'homme libre qui suit l'instinct est l'homme le plus heureux, l'homme libre qui agit contre cet instinct est l'être le plus malheureux : Sa pleine liberté tournant en licence éffrennée, il succombe aux efforts du premier agresseur. Il n'y a point de milieu entre la perte de sa li-

berté & la servitude absolue. Son état d'esclavage commencera par la servitude publique, & finira par la domestique. Chacun se met à subjuguier un homme pauvre & qui n'a plus les principes de sa condition. Le Sauvage étant abandonné de la furté naturelle, il n'a pour armure que l'envie de faire du mal. La méchanceté naît dans l'ame du Sauvage avec le sentiment inquiet de son mal être. Sa nature n'y ayant pas comme dans la vie sociale des objets fixes & déterminés, il se porte indifferemment à tous les actes de perversité & de sceleratesse. La Côte des Negres contient les ruines de la Nature libre, il en est de ces ruines, comme de celles des grandes Villes qu'on n'a jamais pu rebâtir de leurs décombres. Ce Peuple a non seulement perdu les sentimens de la nature, mais il les a entièrement défigurés, c'est pourquoi il seroit plus difficile de rétablir les Negres dans leur état primitif, que d'en faire une Nation policée. Ces Peuples trop méchans & trop civilisés pour former un établissement National, portent encore aujourd'hui la peine de l'avoir négligé. Ayant succombé à mille petits Tirans, leurs écarts & leurs bassesses les rendent l'opprobre du Monde Sauvage, & le jouet des Nations étrangères.

res. Un homme malheureux est ordinairement plus crédule qu'un homme qui jouit des aïssances de la vie. A peine les Charlatans apperçoivent-ils cette crédulité timide, qu'ils se mettent à lui tendre des pièges.

Ils se multiplièrent dans les habitations des Nègres comme les insectes dans les eaux dormantes. Rien n'est plus aisé que de jeter dans la fange de la bigotterie un Peuple misérable, dépravé & ulcéré. Faut-il donc s'étonner de voir parmi les Nègres tant de Fetiches, de Dévins & de sortilèges? L'ame basse, méchante & perfide de ces Peuples eut besoin de ces sortes de palliatifs.



§ 5. *LES Peuples de l'Amérique Méridionale sont Cultivateurs & Guerriers.*

LES Sauvages de l'Amérique ont mieux su conserver leurs prérogatives Nationales que les Peuples qui habitent le milieu de l'Afrique. Tous les habitans de la Péninsule Méridionale de l'Amérique unissent l'art Cultivateur à celui de la Guerre. **A**

24. JOURNAL HELVÉTIQUE

l'opposite des Nègres, la plupart des Peuples Américains font du métier des Armes une occupation Nationale. Connoissant toute l'importance de la valeur militaire, ils préfèrent le fer à l'or & ils abandonnent nonchalamment ce précieux métal à la cupidité des Espagnols & des Portugais. La seule précaution qu'ils prennent, consiste à cacher les mines d'or qui sont dans l'intérieur du país. La politique des Nations d'Europe s'occupe à déterrer ces mines, au lieu que celle des habitans du Brésil & du Chily, tend à les enfouir. Justes estimateurs de la vraie félicité, ces Peuples dédaignent les chaînes dorées, que les Yncas ont fait porter aux Péruviens. Ce Peuple disent-ils n'est tombé dans l'esclavage que parce que son genre de vie ne ressembloit plus au nôtre. Ces Sauvages ne voudroient jamais être policés à ce prix là.

Le travail cultivateur sert à chaque Sauvage de grenier & trouvant des armes offensives & défensives dans la force, dans l'adresse & dans la vigueur de son corps, il fait se faire à lui même son arsenal; il est donc également au dessus de la misère & de la crainte. Les Vieillards remplissant l'office d'Inspecteurs publics, ils ont assez d'autorité pour modé-

rer la fougue de la jeunesse & quoique les Prêtres jouent par ci par là quelques tours de leur métier, les uns & les autres le font sans éteindre la vigueur de l'esprit & sans intimider le courage de la Nation. Partagés en mille Peuplades par des caractères inéfaçables, ces Américains font avorter tout dessein de Monarchie universelle.

Les Européens ne font dans ces pays là que les Carthaginois & les Phéniciens modernes. Ils habitent seulement les côtes & n'ont fait que s'affoiblir d'abord qu'ils voulurent établir un Empire trop étendu. Ces Etrangers n'ont rien gagné auprès de ces Sauvages que de leur faire abhorrer toutes les pratiques Europeénes. Le bel esprit n'est pas plus détesté des bigots que ces Peuples détestent les mœurs Espagnoles. Cette haine nationale fomentée par l'adresse des Jésuites est le grand ressort de leur Gouvernement dans le Paraguay; ces adroits Politiques n'ont fait que changer les coutumes de ces Peuples en d'autres qui leur ressembloient. Peut-être n'auroient ils pas réussi à établir leur Gouvernement dans le Breïl & dans le Chily, dont les habitans doués d'un caractère féroce & guerrier, attachent l'idée de la liberté à l'observation de leurs coutumes bizarres. Cela fait que l'amour de leurs immunités

nationales va de pair avec celui de la vie. Ils en sont aussi jaloux que les Orientaux le sont de l'honneur de leurs femmes. Comme l'état de ces Peuples à un air de discipliné militaire, ils sont indisciplinables pour tous les autres. A moins que l'esprit d'ambition ou celui de bigoterie put naître parmi ces Peuples, il est à présumer que leurs limites feront toujours les mêmes.

§ 6. *LES Sauvages de l'Amérique Septentrionale sont Chasseurs & Guerriers.*

LES Sauvages de l'Amérique Septentrionale sont presque tous guerriers de profession. La chasse les familiarise avec le métier des armes : Ce métier leur fait porter la fierté jusqu'à la présomption.

Ces Peuplades que nous traitons de barbares ont une plus grande délicatesse sur le point d'honneur, que n'en ont les Nations les plus policées. Leurs Généraux & leurs Héros égalent en dignité les Rois & les Dictateurs de Rome. Les Romains ces Iroquois de l'ancien monde, agissent avec les Peuples de l'Etrurie & de la grande Grèce, comme ce Peuple de Sauvages trait-

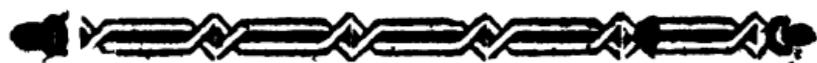
ta les Apalachites. Pour avoir le même succès il ne manque aux Iroquois modernes que le plan méthodique des Anciens.

Ils s'attachent plus à détruire qu'à acquérir : Conquérir signifie dans leurs esprits anéantir une Peuplade ; ils s'attachent à ces plans destructeurs avec toute la fermeté d'un Peuple brave & belliqueux. Comme ils livrent les combats dans la chaleur d'une passion enflammée, leur colère ne s'amortit ; qu'après qu'ils ont mangé leurs Ennemis. La maxime commune à tous les peuples libres est de perpétuer leurs passions comme leurs idées. Ayant un genre de vie fort simple, toute leur application est fixée à un seul objet, qui est de tirer une vengeance complète de chaque offense qu'ils ont reçue. Ils ne mettent à cet égard aucune différence entre les injures publiques & les injures privées. L'Iroquois venge un affront personnel avec la fureur d'un noble outrage & il défend ses intérêts nationaux, avec l'acharnement d'un homme qui se bat en duel.

Comme ces Peuples ont les passions des Européens, ils copieront enfin leur manière réfléchie de les déployer : Habitues à leurs armes & à leurs boissons fortes, ils égaleront bientôt les Peuples du Nord.

JOURNAL HELVETIQUE

Pour faire renaître le siècle des migrations il ne manque à ces diverses Peuplades de l'Amérique Septentrionale, qu'une idée de confédération nationale. S'ils avoient cette idée, & s'ils pouvoient la mettre en œuvre, ils figureroient dans le nouveau monde, comme les Gots & les Vandales ont figuré sous notre hémisphère. Mais cette réunion, ne peut avoir lieu, par la raison que le Nord de l'Amérique est composé d'une infinité de Républiques Guerrières qui se portent des haines approchantes de celles qu'on voit éclater dans les Guerres Civiles. Ce n'est pas tant la contrariété des usages publics, que la diversité de leurs coutumes, qui sert à entretenir ces divisions. Maudit soit celui qui se met à leur désapprendre ces usages; qu'il fasse un prodige de vertu civile ou qu'il laisse les choses dans l'état où elles sont.



§ 7. LA Tatarie a des usages nationaux.

LE Tatar se contente de peu, conserve l'égalité naturelle & vit au sein de sa famille. Nourri dans les champs & élevé

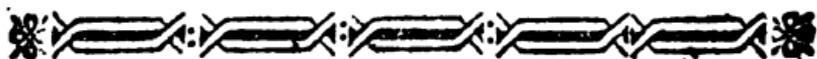
en plein air, il a le corps plus robuste, plus agile & plus endurci que tous les habitans des Villes. N'ayant ni terres à labourer, ni arts mécaniques à perfectionner, il a assez de loisir pour les exercices du corps. L'usage fréquent des chevaux dont il a besoin pour se transporter d'un endroit à l'autre, le rend meilleur Cavalier & plus expert au manège que le reste des Nations. Tel étant l'arrangement de la vie privée du Tatare, ce pais immense s'est conservé en entier: La horde se règle sur le modèle des familles qui la composent & toute la Nation n'est qu'un assemblage de hordes.

Quoique la Tartarie fut le pais le plus vaste de tous ceux que nous connoissons, il ne put pas nourrir des habitans qui ne le cultivoient point; la disette forcèrent les Tatares à faire des courtes sur les terres voisines. On les fit d'abord par pelotons, ensuite par bandes & enfin par de gros Corps d'Armées. A mesure qu'il y eut plus de hazards dans ces entreprises, il fallut augmenter le nombre de ceux qui vouloient courir ces hazards. Tous les obstacles cèdent à la supériorité du nombre, à celle de la valeur & de la discipline.

A raison de ce qu'un métier a plus

JOURNAL HELVÉTIQUE

d'irrégularité intérieure, il doit avoir plus de régularité extérieure. Une grosse bande de voleurs doit exactement obéir à un chef vigilant & expérimenté. Comme ils sont en guerre avec tout le monde, leur sûreté ne consiste que dans la promptitude de l'attaque & dans la célérité de la retraite. Le Tatar doit autant être sur la défensive que sur l'offensive : Aventurier de profession, la vie se passe dans des alarmes continuelles. N'ayant ni trêve ni cartel avec les autres Nations, ils atterrent tous les jours de peur ou de tomber dans le plus dur esclavage. Rien n'égale la vigilance d'un homme qui trouble le repos de tous les autres. Le Tatar joint la rapidité de l'éclair à la violence, on ne remarque ses traces que par les tourbillons de fumée qui suivent les dévastations. A peine un gros Corps de Tartares s'est-il jeté sur un Peuple paisible & heureux, qu'il répand la mort & la désolation par tout. La déponille de tout un pais étalée aux regards avides de la multitude, l'encouragement de suivre les étendards d'un Chef qui fait une expédition heureuse. Plusieurs hordes veulent tenter la fortune sous les ordres & le Chef de ces hordes s'érige en Conquérant & en Monarque.



ESPRIT de conquête des Tatares.

LES premiers & les plus grands Conquêteurs sortirent de ce Peuple pauvre & remuant. Tout le Nord de l'Europe & peut-être celui de l'Amérique fut peuplé de Nations Tatares. Nous ignorons les noms des premiers chefs, qui ont fait émigrer ces Peuplades, mais nous savons que la nécessité les força de sortir de leur pays. Semblables aux oiseaux de passage, les Gots, les Vandales, les Huns, les Turcs & les Slaves se mirent à chercher un air plus temperé & un terroir moins ingrat.

Les vastes plaines de l'Asie purent contenir plus de monde, que les climats glacés de l'Europe: C'est pourquoi les émigrations d'Asie furent grandes & plus méthodiques que celles d'Europe. Les plus considérables se firent sous les ordres de CENGHIS-KAN & sous ceux de TIMUR-BEC. Ce furent deux Chefs de Caravanes militaires qui n'eurent pas au fond plus d'autorité que les Rois des Cimbres, mais le tems avoit rendu les Tatares Orientaux plus nombreux & plus aguerris. Ces habi-

les Généraux s'accomodant au génie martial de la Nation , en furent tirer un très grand parti politique. Il y eut de l'ordre & de la conduite dans le commandement de l'un & de l'autre. Supérieurs aux ATTILA & aux GENSERIC, qui se contentoient de faire des courtes sur les terres des foibles Romains, ces habiles guerriers visoient principalement à faire des Tatares un seul corps national. Toutes les hordes ayant le même genre de vie, l'entreprise de ces Monarques eut le succès le plus éblouissant. La Tatarie rassemblée sous un seul chef, fit deux fois la Loy à l'Asie, tandis que les Nations Tatares qui s'étoient jettées sur l'Europe ne purent fonder qu'une puissance passagère & précaire. Tous les Conquérans employèrent le même moyen d'union nationale. CYRUS unit les Medes & les Perles : ALEXANDRE combina les forces des Grecs : & CHARLEMAGNE fit des Francs Orientaux & des Occidentaux un seul corps national.

Ces Nations n'eurent pas un caractère aussi uniforme que fut celui des Tatares : Ce caractère est si constant & si inébranlable, qu'il met encore aujourd'hui le sceau à tous les usages qui règnent dans les Cours des Monarques issus de ce Peuple. La
Cours

Cour des Mogols ressemble à un vaste camp ou le luxe des Indes n'a point effacé l'idée d'origine Tatare. Les Sultans conservent dans leurs enseignes militaires le souvenir de leur Généalogie. La Religion & la Politique ont changé bien des choses : Mais on voit à travers tous ces changemens, que la Grandeur Ottomané fut bâtie sur le plan de celle de GENGHIS-KAN. La Chine, le país le plus policé de l'Asie, fait une exception à cette règle. Le caractère Chinois différoit trop du génie Tatare : L'un est policé, l'autre est féroce à l'excès. La Nation féroce céda à la Nation civilisée, & les Manchoux, sans cesser de cultiver l'art de la Guerre, adoptèrent les Loix Chinoises. Le caractère moral d'une Nation éclairée & puissante ressemble à un grand génie qui persuadé de la bonté de ses principes ne s'en écarte jamais.



LES Arabes ont des usages domestiques & religieux.

LES Arabes sont les Tatares du Midi. Les richesses naturelles de leur Péninsule

adoucirent de bonne heure les Arabes méridionaux. Dépourvus de ces avantages les habitans de l'Arabie déserte ne furent point tentés de quitter leur genre de vie national. Ils restèrent errans, pâtres & divisés par Tribus. La seule chose qui les distinguoit des Tatares, fut une idée d'origine religieuse qui répandue sur tout le Corps de la Nation, lui donnoit une fierté plus réfléchie que n'est celle des Peuples belliqueux. Les adorateurs du vrai Dieu ayant vécu dans ce pais, tous les Arabes se font une gloire d'observer les coutumes de ces illustres Ancêtres. Le droit d'hospitalité s'exerce parmi les plus Sauvages d'entr'eux, & l'autorité des *Scheiks* & même celle des Emirs, ne passe pas les bornes du pouvoir paternel dans le tems des Patriarches. L'imagination des Tatares n'étoit pas assez sensible, pour qu'on put l'échauffer au point que MAHOMET échauffa celle des Arabes. A raison de ce que leurs mœurs & leurs usages aprochoient plus de la vie sociale, les principes religieux gagnèrent un plus grand ascendant sur l'esprit de la Nation.

La révolution du Prophète Arabe eut son centre à la Mecque & s'étendit de là sur toute la Péninsule. Les Bérébères crainte de perdre la simplicité de leurs usages, ne

se prêtèrent point aux desseins des conquérans des Sarasins. Accoutumés à faire des courses, ils ne font que la petite guerre. Comme ils attachent une idée de noblesse à leur vie errante, ils en sont aussi jaloux que les Gentilshommes de campagne le sont de leur droit de chasse. Ils ravagent l'Afrique comme les Turcomans parcourent la haute Asie; & les désolations qu'ils font en Syrie & en Palestine, ressemblent à celles que les Tatares de la Crimée firent autrefois en Russie. S'ils redoutent la puissance du Grand Seigneur, ils inquiètent les Bachas à leur tour. Leur gouvernement étant trop foible & trop défuni pour former une puissance respectable, ils ne sont que les débris abjects d'une Nation qui étoit autrefois très illustre. Si l'Arabie, au lieu de donner dans le fanatisme, eut suivi un plan solide d'union nationale, ce pays isolé & muni par la nature se seroit non seulement maintenu dans son indépendance, mais il auroit été le seul écueil contre lequel se seroient brisées les forces de toutes les Nations Tatares. Les Arabes & les Tatares ont décidé tout à tour du sort de l'Asie: La mollesse des uns fut vaincue par la féroce des autres. Les plus pauvres & les

plus rustiques de tous les Arabes ont tous seuls disputés l'empire aux Turcs, tandis que la partie policée & religieuse de la Nation, fut entièrement subjuguée. Cela ne montre-t-il pas bien clairement que l'homme tire ses plus grandes forces de ses dispositions naturelles, & que toutes les notions acquises ne lui donnent qu'une force passagère & accidentelle ? Les Arabes quoique déchus de leur grandeur passée n'ont pas cessé d'être un peuple libre, uniquement à cause de ce qu'ils n'ont pas négligé les mœurs nationales. C'est une pitié de voir un peuple qui étoit autrefois le maître de l'Asie, chercher sa sûreté dans les déserts, & sur la cime des Montagnes : Mais il est encore plus triste, de remarquer qu'un peuple qui est le plus ancien & le plus noble de tous, se dégrade jusqu'à détrousser les passans, moyen que l'Arabe employe, pour s'indemniser des inconvéniens de sa fainéantise. La gloire de la Nation Arabe ne ressemble-t-elle pas à celle d'un vieux Château, qui ayant servi de demeure aux Rois, est l'asile des Voleurs & le repaire des bêtes féroces ? La seule chose qui reste encore à cette Nation, c'est la possession du Temple de la Mecque, objet de toute la dévotion des Musulmans. Une autre nation

qui descend de la même tige, a tout perdu jusqu'à l'endroit sacré de son culte, mais au fort de ses disgrâces nationales, l'Israélite n'a pas laissé de conserver le principe religieux de sa constitution, tant les polices fondées sur des objets sensibles sont difficiles à anéantir par les forces corporelles. Le principe d'un peuple malheureux reçoit même, par ses calamités, une nouvelle vigueur. Il en est comme des plantes, qui végètent le plus après des orages & des coups de tonnerre. Peut-être quelques Tribus Arabes seroient elles plus dévotes qu'elles ne sont actuellement, si une Nation étrangère se fut avisée de ravager la Mecque & d'en démolir le Temple. La fierté nationale s'étant alors réveillée, elle auroit servi à réchauffer le principe religieux: Il n'est jamais aussi fervent dans l'esprit des Nations libres, que dans celui des nations policées. L'Arabe n'a pas des mosquées superbes, ni des prêtres richement rentés. Comme il n'y a aucun profit à tirer d'une observation scrupuleuse des rites, on n'y entend parler d'aucune secte; & les divers ordres des Derviches sont totalement inconnus chez les Arabes. Les riches fondations & les legs pieux des Turcs, ont

fait naître dans le pays de leur domaine toutes ces singularités religieuses. Comme l'Arabe se passe d'une infinité de choses dont les nations policées font grand cas, il ne se met guère en peine d'être ponctuel en fait de religion. Son amour indomptable pour l'indépendance lui feroit toujours appréhender, qu'on lui voulut mettre des entraves, si on l'obligeoit d'être plus asservi sur l'article de la religion, qu'il n'a coutume de l'être.



REMARQUES générales sur le Caractère & sur les Usages de ces Peuples Sauvages.

LES Usages de tous ces peuples se rapportent à la simple sustentation. La vie de Pâtres, celle de Chasseurs, de Pêcheurs & de Cultivateurs n'est qu'un moyen brut, que ces Sauvages mettent en œuvre pour se nourrir. Ce sont les seuls métiers de l'âge primitif, & toute une peuplade suit un de ces métiers à cause que personne ne s'avise de penser à un autre objet qu'à celui de son entretien. On voit encore dans les petites républiques, les traces de cette simplicité originaire. On

n'admet dans ces états libres que les métiers les plus nécessaires à la vie sociale. Le peu de culture d'esprit qu'ont les artisans des métiers les plus communs, passe encore de beaucoup la portée des Sauvages. Ils pèchent tous par le défaut de lumières & par celui d'application : Organisés excellemment pour agir, ils ne sont point propres à spéculer. Le fonds de leurs connoissances ressemble à celui des termes qu'ils ont pour les désigner. Les langues des peuples sauvages sont pauvres & mal articulées. On est étonné d'entendre le langage fleuri, sonore & abondant des Arabes. Ils en sont redevables à leur grandeur passée, & à la disposition sociale qui règne dans les sentimens de ce peuple. Toutes les nations sauvages n'étant pas aussi bien partagées que les Arabes, leurs langues sont infiniment plus défectueuses & plus désagréables.

On ne trouve pas moins de variété dans le monde sauvage, qu'il y en a dans le monde policé. Dans un grand Pays où il y a plusieurs Peuplades de Sauvages ; le commerce mutuel & la multiplicité des événemens produisent des effets très variés. Les Algonkins & les Apalachites, sortent comme les autres Sauvages des vas-

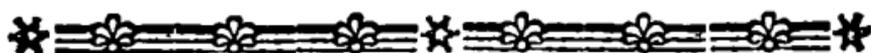
tes forets du Canada. Ils furent dans le nouveau monde, ce que les Celtes & les Etrusques ont été autrefois en Europe. Ces exemples joints à ceux des Péruviens & des habitans du Paraguay montrent clairement, que la nature brute, n'a besoin, pour se perfectionner, que du concours de quelques circonstances favorables.

Il en est de ces heureux caractères, formés immédiatement par la nature, comme des pépites d'or pur, qu'on trouve quelquefois au fond des mines. Ces caractères ne contenant aucun mélange de parties impures & hétérogènes sont par là même, les meilleurs & les plus excellens de tous. L'art politique ne cherche que le bien être particulier d'une Société, & son plus grand bien être est souvent fondé sur le mal être de plusieurs. La nature qui n'a aucune vue partielle, forme l'homme exactement à ce qu'il doit être. La vie de Pâtres & de Cultivateurs est la plus innocente de toutes, aussi ces Peuples ont ils conservé la plus grande innocence de mœurs.

Mais ce n'est point cette pureté indéterminée de mœurs qui conduit à la vie sociale. On a vu plus de Peuples chasseurs, & féroces entrer en corps de société civile, que de Peuples bons & paisibles. Il

ne manque rien à ceux ci, au lieu que ceux là ont un germe de violence, laquelle ils veulent exercer méthodiquement. Il faut en général prendre bien garde de ne pas confondre les Peuplades des Sauvages, avec les Corps de société civile. Dominés par l'Intérêt phisique & personel, ces hommes libres, ignorent absolument les vues universelles & publiques. Une de leurs armées est une troupe d'amis, de parens, de voisins, qui se mettent à venger l'injure faite à l'un d'entr'eux & nous avons déjà remarqué que la passion des Peuples qui vivent dans l'état naturel n'est si atroce, qu'à cause qu'elle est purement personnelle. Les bonnes & les mauvaises affections des Peuples libres ont cela de commun, qu'elles sont individuelles, & ne concernent pas le bien & le mal en général, mais dans un cas particulier & spécifique seulement. L'ordre social sert à étendre les vues des hommes, à concentrer leurs penchans dans un seul & à lui donner pour objet le salut & l'honneur de la patrie. Je détaillerai dans la suite en forme de Mémoires les affections qui servirent de baze à l'établissement des premiers Corps de société.

La suite dans le Journal prochain.



M E M O I R E

Sur le Système de l'Equilibre Politique de l'Europe.

L'EQUILIBRE de l'Europe a été depuis quelque tems le grand ressort de la politique. C'est un des grands moyens dont l'ambition d'une nation s'est servie pour parvenir à une puissance sans bornes. Rien au fond n'est plus chimérique que l'Equilibre tel qu'on a affecté de l'entendre. On l'a cherché envain dans le rapport des masses des Armées. L'expérience a prouvé dans tous les tems que demême qu'il peut y avoir de grandes inégalités entre deux armées d'un nombre égal d'hommes, il peut se trouver une certaine égalité entre deux Armées d'un nombre d'hommes inégal.

La France, dans la guerre qui fut terminée par la paix de Ryswyck, résista non-seulement à une grande partie de l'Europe réunie contre elle, mais fit des conquêtes en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Espagne. Peu de tems après elle eût à soutenir une seconde guerre con-

tre les mêmes Nations ; elle eût pour al-
liée l'Espagne qu'elle avoit eue contre elle :
Malgré une différence aussi forte , l'Equili-
bre fut tellement rompu , qu'elle fut ré-
duite aux plus facheuses extremités. Dans
le même tems la Suède , attaquée par un
monde d'ennemis , leur auroit fait la loi ,
si son Roi eût sçu faire la paix en Saxe
dans le moment glorieux où l'Europe se
tût devant ce moderne Alexandre. En
1741. l'Auguste héritière de l'Empereur
CHARLES VI sans alliés , sans finances ,
paroissant n'avoir pour toutes ressources
que sa grande Ame , repoussa courageuse-
ment une ligue formidable qui l'envelopoit
de toutes parts.

La dernière guerre nous offre des résul-
tats qu'il étoit impossible à la Politique
de prévoir. La chimere de l'Equilibre a
été ruinée par la Nation même qui affect-
oit depuis longtems de paroître jalouse de
la maintenir. On l'a vû chercher à sou-
lever toute l'Europe contre CHARLES VI.
& exagérer sa puissance , parce que ce Mo-
narque , reconcilié avec la Cour d'Espa-
gne , paroissoit se livrer à des vues de Com-
merce pour l'avantage de ses peuples. Ce-
pendant cette prétendue balance du pou-
voir a été la cause ou plutôt le prétexte
des guerres sanglantes qui ont désolé l'Eu- :

rope dans ce siècle & à la fin du dernier. Jamais la politique n'employa un moyen plus fatal au genre-humain : Le malheur est venu de ce qu'on l'a dirigé vers la guerre , au lieu de le diriger vers le Commerce.

Tendre à l'Equilibre par la guerre, c'est poursuivre un phantôme. Il est évident que si de deux bassins inégaux on retranche des quantités égales, ils feront encore inégaux : Or c'est ce qui arrive dans presque toutes les guerres de l'Europe moderne; les deux partis s'épuisent d'hommes & d'argent , & se retrouvent , à cette différence près , en faisant la paix , au même point d'où ils étoient partis. M. HUME, quoique Anglois & par conséquent fort entêté du système de la balance, avoue que la même paix faite à Ryfwyck en 1697, avoit été offerte dès 1682, & qu'on auroit pû souscrire à Francfort en 1743, aux mêmes conditions qu'on fut bien aise d'accepter à Aix-la-chapelle en 1748. Donc toute guerre, entreprise uniquement pour établir l'Equilibre, se borne, sans mener à ce but à répandre à grands flots le sang & les trésors des nations belligérantes.

Il n'y a qu'un seul cas où ce motif doit être consulté ; c'est, comme le dit POLIBE, lorsqu'on voit dans une seule main,

une telle force, que les autres Etats deviennent absolument incapables de se défendre de ses entreprises. Il n'y a point de peuple en Europe qui soit dans ce cas par terre; il n'en est sûrement aucun qui pût résister longtems seul contre tous. Peut-être que cette Nation si fière de sa liberté & si jalouse de celle des autres, que ses Ecrivains politiques osent appeller avec autant d'emphase que d'indécence, la gardienne des libertés générales de l'Europe & la patronne du genre humain (*) en est venue au point de réaliser sur la mer la Monarchie universelle: Il est certain du moins, qu'elle a actuellement plus de forces maritimes, que toutes les nations de l'Europe n'en pouroient réunir. Cette grandeur n'est point l'ouvrage de la guerre, elle n'en est que plus redoutable. Elle a été formée par un vaste commerce, qui a eu pour base une Agriculture & des Manufactures florissantes; & voilà précisément la route que les Nations doivent tenir, si elles veulent tendre sérieusement à l'Equilibre vis-à-vis les Maitres des Mers.

Un Politique comparoit, il y a quel-

(*) Voiés le 6me. liv. des disc. pol. de DAVID HUME.

que tems, le Roi & le Peuple d'Angleterre a deux hommes couchés dans le même lit. Le Roi attire un peu à lui la couverture chaque fois qu'il remue, le peuple en murmure, mais il le laisse faire jusqu'à ce qu'il ait le derrière découvert : Alors il se retourne, se jette sur la couverture avec fureur & l'attire à lui avec violence. La Nation Britanique n'est elle point un Roi d'Angleterre à l'égard des autres Nations de l'Europe, & ne devroient-elles pas imiter le peuple Anglois. Une Nation n'est pas puissante en raison de l'espace qu'elle occupe sur le globe ; mais en raison de sa population, de son travail, de son industrie ; il ne peut y avoir de finances où il n'y a pas de commerce ; car ce que l'on nomme le produit des finances, n'est réellement qu'une partie aliquote du produit du commerce. On est étonné de voir tout à coup des raretés d'espèces dans de grands Etats. Quand ce mal n'est pas momentané, c'est à dire quand il n'est pas causé par la défiance, il vient de l'obstruction des canaux de l'opulence, ce qui est la même chose, de la cessation du commerce. Veut-on pour emprunter le langage des Médecins, tater le pouls d'une Nation ? Il n'y a qu'à examiner le cours du change chez

elie, le cours des effets publics, l'intérêt de l'argent, le prix des assurances, & comparer l'état de ces choses avec leur état naturel, & encore avec leur état actuel chez les voisins; cette combinaison, si elle est bien faite, donnera sûrement la connoissance que l'on cherche. Ces vérités sont connues, quoique dans la pratique elles soient souvent négligées: Mais l'influence du commerce peut-être dirigée plus directement comme Agent principal dans la politique.

Si une Nation envahit le principal domaine du commerce, il est de l'intérêt de toutes les autres de s'appliquer à augmenter entr'elles leurs négociations réciproques, & à diminuer leurs rapports avec la première: Elles doivent par conséquent gêner les importations de celle ci & favoriser les importations des autres, en encourageant toujours leurs propres exportations: La France feroit bien de préférer le bœuf de Holstein, de la Russie & de la Hongrie à celui d'Irlande, & les tabacs de Lukraine & du Palatinat à ceux de la Virginie & du Mariland.

Si une Nation ambitieuse refusoit d'admettre dans ses ports les navires étrangers chargés de marchandises d'un autre pays que le leur, toutes les autres Nations ne

devroient pas manquer d'en agir ainsi respectivement à l'égard de cette Nation. En un mot on doit dans tous les cas se conduire avec elle comme elle se conduit avec les autres, & contredire autant qu'il est possible, les réglemens qu'elle fait en sa faveur. Si par exemple elle a des Colonies & qu'elle leur défende d'envoyer des navires ailleurs que dans la Métropole, les autres États doivent encourager ces Colonies à commercer directement avec eux.

Si cette Nation a une grande pêche, il faut toujours, autant qu'il sera possible, préférer le poisson national, à celui des autres Peuples. Si jamais les Protestans deviennent plus puissans en Europe que les Catholiques, la pêche de la Morue & celle du Harang contribueront beaucoup à leur donner la supériorité. Chaque jour maigre fait passer une grande quantité d'argent de l'Espagne, du Portugal, de la France, de l'Italie, d'une partie de l'Allemagne, en Angleterre & en Hollande. Si les Evêques Catholiques défendoient au Peuple de se nourrir de poisson pêché par des mains hérétiques, notre siècle raisonneur pourroit appeler cette défense un scrupule excessif. Il le seroit sûrement aux

yeux de la Religion même ; cette défente aux yeux de la politique seroit peut-être une précaution raisonnable. Si la même Nation attiroit chez elle des étrangers par des encouragemens, & des établissemens, les autres devroient suivre cette bonne police, & s'efforcer du moins de conserver leurs propres membres, non par des défenses toujours impuissantes en pareil cas ; mais en leur faisant aimer leur pays.

Il seroit trop long d'entrer dans le détail de tous les obstacles qu'on peut opposer aux progrès d'une Nation trop entreprenante. On en a dit assez pour faire voir qu'il est plus sûr & plus humain de tendre à l'Equilibre par le commerce, que par la guerre. Puisse cette vérité frapper les conducteurs des divers Etats qui composent la grande famille Européenne ! Puisse notre siècle mériter enfin le titre de siècle Philosophique, titre que jusqu'à présent il n'a qu'usurpé ! Puisse-t-on voir gravée dans tous les Cabinets des Princes, ainsi que dans tous leurs cœurs, cette belle sentence d'un Ancien ! „ C'est aux peuples, aux tremblemens de terre & aux autres fléaux de la nature, à faire périr les hommes ; mais c'est aux Princes à les conserver : Et ces vers de l'immortel Philosophe DE SANS-SOUCI :

Ainsi tous les humains dont la terre fourmille ;
 Sont fils du même Père & font d'une famille ;
 Ils font nés nos égaux , ils font du même sang ,
 Quelque élevé que soit l'orgueil de nôtre rang ,
 Aimons donc les humains , puis qu'ils font tous
 nos frères :

Volons à leur secours , soulageons leurs misères ,
 Supportons leurs foibleffes , épargnons leurs défauts ,
 Devenons leurs sauveurs & non pas leurs boureaux .

.....
 Tels ont été les grands dont l'immortelle gloire
 Subsistera toujours tant que vivra l'Histoire ;
 Pères de leurs sujets , de'ices des humains ,
 Leur nom chéri se donne aux meilleurs Sou-
 verains. (*)

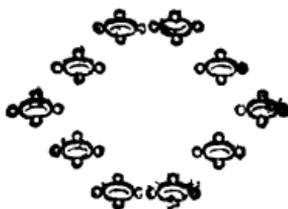
Si jamais l'esprit de commerce se répand
 par tout , les guerres deviendront moins
 fréquentes en Europe. La rivalité des Na-
 tions néxitera plus qu'une émulation gé-
 nérale ; au lieu de faire assaut de puissance ,
 on n'en fera que d'industrie.

„ Le commerce , dit M. DE MONTES-
 „ QUIEU , guérit les prejugués destructeurs ,
 „ & c'est presque une règle générale que
 „ par tout où il a des mœurs douces , il
 „ y a du commerce , & que par tout où
 „ il a du commerce , il y a des mœurs

JANVIER 1776. 31

» douces... L'effet naturel du commerce
» est de porter à la paix: Deux Nations
» qui négocient ensemble, se rendent ré-
» ciproquement dépendantes.

Peut-être que la France & l'Angleterre
ne poseront jamais les fondemens d'une
paix durable, que quand elles feront un
traité de commerce qui les mettra à por-
tée de donner un libre cours au rapport
que les deux Nations pourroient avoir
réciproquement.





R E F L E X I O N S

Sur les principes de la Végétation & de la fécondité des Terres.

LE concours des quatre élémens est le principe de la végétation : C'est dans la terre qu'elle s'opère & la terre n'est point à cet égard un instrument purement passif, elle entre dans la formation des métaux, des demi-métaux, des sels, des bitumes, des pierres & généralement de tout ce qu'elle contient, c'est des débris des minéraux, des animaux & des végétaux que la terre la plus propre à la végétation est composée; cette terre végétale seule ou mêlée avec différens sables, pierres, terres, poreuses & glaiseuses, reçoit les impressions de la culture & nourrit de sa propre substance, les plantes, tant qu'elles lui sont adhérentes de concert avec les autres élémens.

L'eau est le dissolvant général de tous les corps : Le diamant doit son éclat & sa beauté à la dissolution de ses principes par l'eau, de même que toutes les autres pierres; si l'eau dissout les pierres les plus

dures, elle peut dissoudre à plus forte raison des parties de la terre végétale & les porter dans les organes des plantes.

Le feu vivifie tous les corps imbus, en quantité suffisante d'une liqueur propre à moderer son action, il détruit les corps soumis à son action lorsque ce corps manque d'humidité ou en fait de nouveaux corps: Qui peut reconnoître dans le verre d'une bouteille la fougère qui l'a formé?

L'eau n'a point de mouvement sans la chaleur, pendant l'hiver la végétation est arrêtée.

L'air est l'élément le plus généralement répandu & celui dont on apperçoit le plus difficilement la marche, l'on sçait combien les plantes alkalescentes & légumineuses en contiennent, la végétation n'a pas lieu dans la machine du vuide, puisque nombre de semences, particulièrement les aromatiques n'y donnent pas le moindre signe de vie, & que celles qui en donnent quelque léger signe périssent en naissant; n'ayant vécu qu'aux dépens de l'air que leur semence contenoit; l'air par son poids force l'ascension des sucs, s'y unit & se condense avec eux: L'air est donc nécessaire à la végétation, ainsi que les autres élémens.

Le feu donne de la fluidité à l'eau qui

humecte la semence, l'air pressé la force de s'introduire dans les vaisseaux spermatisques, développe l'embryon qui commence une foible végétation, en vivant aux dépens de la substance qui l'entourne : Cette substance est des plus sensibles dans les plantes légumineuses, dans le gland, dans les fruits osseux & émulgents, de même que dans la semence des animaux ovipares, bientôt la jeune plante ayant poussé une foible racine s'attache au placenta de sa matrice qui est la terre, laquelle ne lui avoit encore servi que d'enveloppe. Le placenta devient plus considérable à mesure que les racines se multiplient. Il présente aux mamelons de la jeune plante un suc nourrissant que l'eau, l'air & la chaleur préparent dans les premières couches de la terre, & de concert avec elle la condensent par des routes secrètes dans cette matrice bienfaisante.

Cette opération n'est pas la seule nécessaire. La jeune plante a poussé une ou deux feuilles que l'on nomme plumes ou oreilles suivant l'espèce : Parvenue à la surface de la terre, l'air en prend soin, il la pénètre & établit la circulation & la végétation ; l'humidité qu'il contient répare la perte de l'humide radical de la plante qui se condense continuellement par le

jeu de la transpiration établie par la chaleur de l'atmosphère. La transpiration est de deux espèces, l'une insensible & l'autre très sensible, l'insensible absorbe l'humidité surabondante des sucs nourriciers, & par là favorise la condensation du principe qui forme les fibres des différentes parties de la plante ; la transpiration sensible évacue les humeurs de la plante dont l'abondance seroit un principe de maladie & qui poussées au dehors deviennent souvent des secours puissans pour protéger les plantes, soit contre l'ardeur du Soleil soit contre les impressions trop continuelles de l'eau sur les plantes aquatiques. Il est encore d'autres sécrétions nécessaires naturelles & surnaturelles, les premières servent à la fécondation en portant dans les réservoirs spermatiques les liqueurs nécessaires à l'acte de génération. La seconde espèce de sécrétion naturelle est celle qui porte dans des vessicules particulières une liqueur odorante dont l'émanation constitue l'esprit recteur de chaque individu ; une autre plus abondante fournit des matières utiles aux arts, on peut la regarder comme les excréments grossiers des plantes, tels que les sucs, les baumes, les résines, les gommes ; les engorgemens produits

66 JOURNAL HELVETIQUE

par ces sécrétions, occasionnent souvent à la plante des maladies mortelles.

Les sécrétions surnaturelles sont de deux sortes, l'une occasionnée par l'incision de l'écorce des plantes pour en tirer plus abondamment des secours, si ces plaies sont nécessaires à la plante gorgée de sucs surnaturels qui pourroient déranger l'économie intérieure, ce sont des cautères avantageux qui en attirant au-dehors une humeur que la transpiration ne pourroit détruire, opère le rétablissement de la santé; mais si ces plaies sont trop considérables, si elles occasionnent une perte trop abondante, la plante périt par consommation.

La rouille est une autre transpiration surnaturelle & forcée, nos laboureurs nomment cette maladie, brulure; elle est occasionnée par des brouillards ou par des petites pluies froides suivies d'un Soleil ardent ou d'un air chaud. L'humidité de la pluie atténue le parenchime de la plante étendant les sucs nourriciers, gorge les glandes, les conduit en vaisseaux sécrétoires. Le soleil paroissant subitement, agit avec trop d'action sur les solides de la plante, occasionne une éréthisme, l'humeur s'épaissit, ne peut plus être pompée & poussée dans les vaisseaux, elle passe au dehors de la plante & s'y dessèche: Ces

accident est plus ordinaire lorsqu'il arrive dans le tems le plus voisin de la maturité : Une précaution qui m'a toujours réussi contre cette maladie est de semer de très-bonne heure, pour lors tous les grains viennent à maturité avant le tems critique, & lorsque le champ de mon voisin est dans cet état de langueur, le mien est riant & plein de santé.

A mesure que la jeune plante communique avec l'air, elle étend des racines qui sucent une nourriture plus abondante, plus succulante, & des feuilles qui cherchent la liberté de la transpiration, elle fait des progrès rapides, & elle passe insensiblement à la maturité.

Les plantes ne parviennent pas à leur degré de perfection toutes également, avec les mêmes progrès, par la même culture, dans le même terroir, sous le même aspect & dans le même climat, outre le concours des quatre éléments il faut celui des causes secondes administrées par des circonstances naturelles ou artificielles.

L'expérience que l'on fait sur les plantes bulbeuses, que l'on fait fleurir, en mettant leur oignon dans l'eau, ne prouve rien en faveur de ceux qui prétendent que la terre ne fournit rien à la végétation; il y a dans leurs bulbes une sub-

tance terreuse que l'eau dissout & qui par la pression de l'air, s'élève pour former la tige; que devient cette bulbe? Elle pourrit sans donner de cayeux, au lieu que cette même bulbe mise dans mon parterre me donne de la graine & l'oignon est entouré de cayeux qui m'enrichissent. Les plantes grosses que l'on suspend, en l'air y poussent à la vérité quelques feuilles, mais foiblement & tout périt bientôt: Sont-elles en terre elle poussent vigoureusement & elles doivent à la terre qu'elles retiennent par leur racine, leur vigueur, leur fructification & leur nombreuse pullulation. Toutes les plantes qu'on veut faire végéter sans le secours de la terre périssent comme ANTHE'E entre les bras d'HERCULE.

La substance des plantes, dit-on, est de l'eau modifiée & condensée: L'eau est un corps homogène dont les parties sont égales & n'ont point d'action les unes sur les autres, n'y ayant point d'action, il n'y a point de déplacement; donc l'eau doit toujours rester eau, si elle n'est unie à d'autres corps qui ont de l'action les uns sur les autres. L'eau contient de la terre, ce n'est donc plus l'eau seule qui concourt à la formation des plantes, puisqu'elle charrie indispensablement avec elle

des corps étrangers. Il en est de la vie des plantes comme de celle des animaux, ils ne peuvent subsister en action que par l'effet des alimens solides, que l'eau seule ne peut fournir. Les causes secondes de la végétation sont la culture de la terre & l'engrais: La culture consiste en général dans la préparation de la terre, les arrosemens & l'éducation des plantes, les engrais dans le mélange des diverses terres, la réparation des sucx dont la terre s'est épuisée, en y mêlant des terreaux formés de la destruction des plantes & des animaux, ou des substances salines qui la rechauffent & la raniment.

Là principale culture est de diviser par le labour de la terre, afin 1°. qu'elle enveloppe exactement la semence: 2°. Qu'étant moins dure l'eau & l'air la pénètrent plus abondamment & concourent avec elle au développement & à l'accroissement de la petite plante renfermée dans la graine; car si la graine se trouvoit à découvert, l'humidité seroit absorbée par l'air & les premiers efforts seroient anéantis. Pour que la terre enveloppe exactement la semence, il faut qu'elle soit meuble; plus les parties du tout sont petites moins les intervalles sont considérables. La herce & le cylindre facilitent l'enveloppement de la

graine, la couvre d'une couche suffisante de terre pour opérer les premiers développemens.

L'eau en s'infiltrant dans la terre l'enveloppe & s'y unit; la chaleur lui donne de l'action, elle dissout la terre, les parties du corps solides très atténuées par une dissolution aqueuse forment des mucilages qui sont susceptibles de fermentation. La chaleur qui s'excite par le jeu de l'air subdivise les moëlleuses de ce mucilage; les plus légères & les plus atténuées forment les huiles: Les parties les plus terreuses & les plus pénétrées de la matière du feu, forment les sels essentiels acides; ces sels ont une nouvelle action sur les huiles, l'acide le plus développé s'unissant au corps gras forme du phlogistique. La base des huiles imparfaites s'attache à l'acide du sel, en émousse l'activité, lui sert-elle même de base & les recréments de cette fermentation lente réunis aux produits & étendus dans un véhicule aqueux, volumineux, sont travaillés dans les racines des plantes comme dans un estomac qui prépare le chyle; ce suc nourricier est poussé par la pression de l'air; enfin les vaisseaux de la tige & la sève s'élèvent dans tout le corps des plantes jusqu'aux extrémités de leurs branches.

La sève, en élevant la charpente des plantes, ne suit point des routes incertaines, l'embryon renferme la disposition des organes principaux de l'individu, ces parties ne souffrent qu'une extension en tous sens. Les plantes d'une même famille se multiplient en conservant toujours leur caractère, les unes ont les branches & les feuilles alternatives, d'autres les ont opposées par deux alternativement, d'autres opposées par deux sur la même ligne, d'autres enfin opposées par quatre en croix, &c. Si quelque individu s'écarte en quelque chose de l'ordre générique, ce sont toujours des causes extraordinaires qui opèrent ces changemens, soit par le défaut d'air, soit la piquure d'un insecte, soit quelque maladie intérieure ou extérieure.

L'on sçait que l'air pénètre jusques dans les abymes de la terre, mais il en faut un concours considérable pour la végétation; plus la surface de la terre est rare & spongieuse, plus la végétation est avantageuse; d'ailleurs il y a un mouvement de circulation par les feuilles qui respirent l'air & le communiquent jusque dans les endroits les plus éloignés des racines; les plantes ayant des conduits pratiqués pour la descente & l'ascension de

l'air : Si ce concours n'étoit pas établi, comment pourroient végéter des arbres enfermés dans des murs, & dont la seule chevelure surpasse un toit qui le serre au collet, dans des places publiques dont la surface du terrain est plombée par le concours continuel des habitans, des chevaux & des voitures ?

Les plantes ont chacune des couleurs, des odeurs, des saveurs qui les différencient : Le toxicodendron & le réglisse plantés dans la même case, usant des mêmes alimens, croîtront avec des vertus bien contraires. Le premier donnera un suc si âcre qu'il cautérise la peau & est un poison violent, tandis que le réglisse nous fournit un remède doux & agréable : En voici je crois la cause, la semence de chaque plante contient un extrait essentiel de la plante qu'il a produit. Je sens dans le gland la viscosité du chêne, dans la moutarde l'âcreté de l'alcali de cette plante, dans le froment & dans les graminées, la vertu douce & nourrissante des herbes de cette espèce ; j'en conclus que la graine en totalité, tant le germe que les lobes, contient une portion concentrée des sels & des huiles bien ou mal faisantes des plantes qui les ont produit ; lorsque les graines sont en terre, l'humidité dévelop-

pant le germe, s'unit aux fels & aux huiles, en écarte les molécules, sans en déranger l'ordre & la forme, en compose un levain capable de déterminer la sève à une fermentation, dont les produits leur seront analogues, prépare d'ailleurs des filieres d'une forme individuelle, caractéristique & invariable, qui moulent les parties intégrantes, & ces parties en se consolidant, forment un tissu absolument semblable à celui de la plante dont la graine est émanée. Ce levain & ces fibres génériques sont bien sensibles dans les arbres greffés. Si sur un arbre qui ne donne que des fruits âcres, on greffe un œil d'un autre arbre dont le fruit fait nos délices, ce mauvais sujet donne dans la suite des fruits aussi délicieux que celui qui a fourni la greffe, la sève différemment modifiée a changé sa marche & s'est perfectionnée par les filieres qui l'ont reçu.

Pour donner une bonne culture aux terres, on n'en peut trop étudier la nature & la propriété. Il n'en est point qui ne puisse produire quelque espèce de plante: Les moins propres à la végétation sont 1°. celles dont le tissu est si serré, que l'eau des arrosemens naturels ou artificiels reste à leur surface, intercepte la communication de l'air & étrangle le corps des

plantes ; telles font les terres glaises , fâvoneuses & ofolaires fans mélange. 2°. Celles dont les molécules font unies par une aggrégation fi forte que l'eau n'y peut avoir de prise , & dont les parties anguleuses irrégulières ne fe touchent que foiblement , laiffent entr'elles des vuides confidérables , enforte que l'eau n'y peut féjourner ; les rayons du foleil pénétrant leur intérieur , détruisent les premières opérations de la végétation , parce qu'ils ne trouvent point d'humidité pour recevoir leur action ; tels font les fables quartenx & fpaliques dépouillés de toute autre partie terreufe par le mouvement des eaux dans les violentes inondations ; ces deux espèces de terre que le vulgaire appelle l'une chaude & l'autre froide , étant mêlées dans des proportions convenables deviennent propres à la végétation , le fable uni à la glaise la divife , écarte les molécules , les empêche de fe coller , & donne de l'accès à l'eau & à l'air. Si à ces deux espèces de terre on joint des débris de parties animales & végétales , on compofera la terre la plus propre à la végétation.

La glaise eft une production des parties animales & végétales , pouffées à ce degré

degré de compacité par l'atténuation des molécules pendant un long espace de tems, il en est d'insipide, parce que les lutions répétées l'ont dépouillé de ses sels, d'autres contiennent des sels vitrioliques. Lorsque les résidus de la destruction des regnes végétal & animal n'ont pas fait un séjour aussi continuel sous les eaux, il en résulte une terre argilleuse qui prend la couleur des matières qui abondent le plus dans le lieu de sa composition; elle est jaune dans les pays ferrugineux, souvent même rouge ou noire, suivant l'état du fer qu'elle contient, blanche dans les Cantons cretacés; cette argille unie à un peu de sable fait aussi une terre très propre à la végétation & des plus fécondes.

Les sables & les fragmens des pierres des différentes espèces, absorbent la chaleur, la concentrent, & dans les opérations de la végétation, lorsqu'ils concourent à la composition des sucs nourriciers, ils portent le feu qu'ils contiennent dans les productions; les vins des côtes pierreux font la pierre à fusil. (*)

La terre animale & végétale est le résidu

(*) Note des Editeurs. Cette observation est vérifiée dans notre pays, par l'expérience.

du de la relation de continuité des parties intégrantes de ces deux règnes. Elle contient des parties huileuses & salines, non pas toujours telles qu'elles existoient dans les individus dont elles sont émanées : Elles ont souvent reçu de l'altération par l'effet de la fermentation qui en a exalté les parties & en a formé des corps différens ; ces nouveaux composés passent tels dans les plantes, ou sont décomposés par le mélange de la terre & de l'eau, ou par le mécanisme de la végétation. La transmigration continuelle des plantes, des animaux dans d'autres dont ils deviennent partie est une métempsychose généralement reçue par les Physiciens. Le terreau contient des principes analogues à ceux des plantes ; c'est une matière qu'il convient d'employer pour meubler & enrichir les terres qui se prêtent à la culture.

Le mélange proportionnel des trois premières terres indiquées, & les labours donnés dans des tems convenables, remplissent toutes les indications, mais trop de sable ou de pierraille, dessèchent ; trop de glaise & de marne corrompent & durcissent ; trop de terreau rend la terre pulvérulente ; les labours donnés pendant, après ou avant immédiatement de grandes pluies, gachent les terres & les dur-

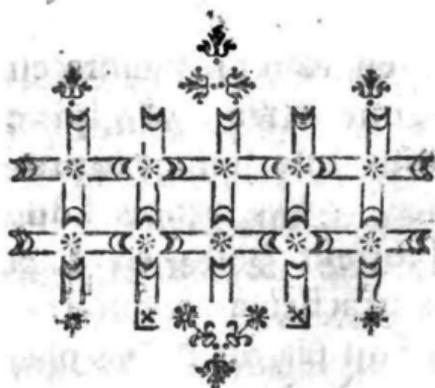
essent, lorsque les terres sont bien essuïées les labours donnés pendant un tems serain, perfectionnent le mélange & favorisent le passage de l'air & de l'eau qui les enrichissent des differens principes qu'ils contiennent.

Quand la terre est bien préparée si l'on choisit les grains les plus murs, les mieux constitués, l'on obtient des plantes vigoureuses, capables de soutenir les injures de l'air, les récoltes les plus précieuses. Si au contraire on ne sème que des grains viciés par défaut de maturité ou de maladie, on ne peut rien espérer de bon de leur produit.

Le caractère des plantes n'est pas moins à consulter; en vain on voudra cultiver une plante dans une terre qui lui est étrangère, ou sous une température contraire à son essence. Les arbres du Portugal ne se transportent point en Laponie; on doit donc s'attacher à connoître le caractère respectif du terroir & des plantes qu'on veut cultiver, qu'on ne sème point le fouchet, le roseau, la préle sur le coteau dans un terrain léger: La luzerne, le tréfle, le sainfoin, dans le marais, le seigle, l'avoine demandent une terre légère, le froment une plus consistante, l'orge une

terre douce, le chanvre une terre onctueuse & légère médiocrement humide, tous les légumes potagers demandent une terre active légère; plus les plantes ont les racines grosses & profondes, plus elles demandent une terre adhérente sans viscosité, plus les racines sont superficielles & fibreuses, plus elles demandent des terres légères & bien meublées.

La suite dans le Journal du mois prochain.





DESCRIPTION

Abrégée du pays de Kamtschatka tirée de la Traduction Allemande de M. TOBIE KOEHLER faite sur l'original Anglois de Mrs. GRIEVE & JEFFERYS.

Ire PARTIE.

LE Pays de Kamtschatka est une grande Presqu'Isle, qui s'étend depuis le Nord au Sud, d'environ sept degrés 30 minutes, & commence sous le degré 59 & 30 min. de latitude. La partie du Sud commence sous le degré 51 min., latitude Nord. Sa forme est elliptique, vers le milieu elle est large, & aux deux bouts du Nord & du Sud elle se termine un peu en pointe.

La Mer qui sépare l'Amérique de Kamtschatka s'appelle l'Océan Oriental. Du côté Occidental est le Golfe de Pefchinskoi, qui à plus de 1000 Werstes de longueur. Toute cette Presqu'Isle est partagée tout le long de son étendue, par une chaîne non interrompue de montagnes, qui la divisent

en deux parties presque égales. De cette chaîne de montagnes, il s'étend diverses autres branches de monts, qui vont jusques fort avant dans la mer, & y forment des Caps tant grands que petits.

De ces montagnes coulent diverses Rivières qui tombent dans la mer. Ces Rivières sont en grand nombre, mais aucune n'est navigable pas même avec le plus petit bateau; excepté le seul fleuve de Kamtschatka sur lequel depuis son embouchure jusqu'à 200 versets, on peut faire voile avec de petits batimens seulement. Le pays est de plus rempli de lacs, qui en rendent le passage impossible durant l'Eté; la Rivière de Kamtschatka prend sa source dans un marais. D'autres doivent leur origine à ces lacs nombreux. La rapidité des fleuves est extrême, & rend la navigation périlleuse, sur tout à cause du nombre d'écueils & de cascades qui s'y trouvent. En sorte que souvent l'on est obligé de débarquer & de faire son transport par terre.

Les Ports ne sont pas en grand nombre, celui de St Pierre & de St. Paul de même que celui d'Ocho-koï, qui sert de relache aux voyageurs Russes, faisant voile pour Kamtschatka, sont les plus sûrs & les plus commodes.

On croit que les Isles Kuriles, qui sont en grand nombre & situées du côté méridional de Kamtschatka, s'étendent jusqu'au Japon, & quoique leur nombre ne puisse se dire au juste, l'on croit avec quelque vraisemblance, qu'il se monte environ à 22 des plus considérables.

Quoique ces Insulaires s'appellent Kuriles, on les croit en partie descendans des Kamtschadales, parcequ'un grand nombre de fugitifs s'est mêlé avec eux par des mariages.

Plus ces Isles approchent du Japon, plus on les rencontre fertiles, produisant toutes sortes d'arbres, diverses autres plantes & des racines dont le suc sert aux Insulaires à empoisonner leurs flèches. L'on y trouve même des seps de vigne. C'est le séjour de nombre de bêtes fauves, en particulier d'un grand nombre d'Ours, dont la peau sert de couverture aux Incoles. L'on dit que les habitans portent de longues robes à la façon Chinoise, qu'ils ont les barbes longues, qu'ils se soucient peu de la propreté, & qu'ils se nourrissent d'huile de poisson & de Baleine. Leurs lits sont de peaux de Chèvres sauvages. Ils ne reconnoissent point de Souverain, nonobstant la proximité de l'Empire du

Japon. Les Japonois y font leur trafic tous les ans ; en leur apportant des marchandises en fer, en métaux, en bois, du tabac, & des piéces de coton & de soie. En échange, ils y prennent de l'huile de baleine des peaux de renard & autres pelleteries.

Cette première partie finit par l'Histoire de la découverte de l'Amérique faite par des Vaisseaux Russiens. C'est un appendice, que M KOEHLER a trouvé à propos de fournir, ne l'ayant point trouvé dans l'Original Anglois. Il l'a tiré des Mémoires de l'Académie de Pétersbourg. Nous allons en donner un abrégé, qui contiendra les principales circonstances de ce voyage malheureux, rempli de catastrophes, qui coûtèrent la vie à nombre de Navigateurs Russes.

En 1730 MICHEL GWASDEW parvint jusqu'au 65 & 66 degré de latitude, aborda une côte inconnue, qui vraisemblablement étoit l'Amérique même, il y trouva des hommes, mais il ne put leur parler. Du reste, on ne fait plus rien de sa découverte.

En 1725 il s'étoit fait un premier voyage d'ordre de l'impératrice CATHERINE par Bering, Spangberg, Tschirikow. Ils arrivèrent avec peine à Kamtschatka, &

bâtirent un Vaisseau à Ochotsk qu'ils nommèrent St. Gabriel. Le 20 Juillet 1728 ils partirent avec leur autre Vaisseau la Fortune au nombre de 40 personnes, ils parvinrent jusques sous le 67 degré 18 min. hauteur du Pole, & touchèrent à une pointe de terre, derrière laquelle les côtes s'étendent vers l'Ouest. Ils retournèrent alors, & se contentèrent des observations qu'ils venoient de faire.

En 1741, le 4 Juin fut entrepris le second voyage sur deux Paquebots, le St. Pierre & le St. Paul. Le premier eut pour Commandant le Capitaine BERING, l'Ajouté STELLER étoit avec lui. Le second fut commandé par le Capitaine Tschirikow accompagné du Professeur de L'Isle, auquel on imputa tous les malheurs de ce voyage. Il s'étoit mis dans l'esprit, que la découverte de DON JUAN DE GAMA Géographe Portugais étoit réelle, & qu'il falloit faire voile jusqu'au 46 degré vers Sud Est à l'Est. On suivit son Conseil. Parvenus au 50 degré, il survint une tempête qui jointe à un brouillard épais sépara pour toujours Tschirikow du Commandant BERING. L'un & l'autre perdirent beaucoup par cette séparation, mais tous leurs efforts pour se retrouver furent inutiles.

Le 20 Juillet BERING s'approcha d'une

côte qui étoit bordée de montagnes extrêmement hautes & couvertes de neiges. Après avoir croisé & erré longtems dans ces parages, l'eau douce vint à manquer, & l'équipage fut atteint du scorbut. Le 29 Août on découvrit la terre ferme qui avoit la forme d'une côte rompue ou détachée. Le 5 Septembre ils virent deux Américains dans leurs Canots, semblables à ceux de Groenlande. Ceux ci vinrent à eux, avec leurs signes de paix, ou Calumets, qui sont des plumes attachées à un bâton. WAXEL fut envoyé à terre, mais ne pouvant leur parler, il se fit entendre par signes. Comme ils n'avoient point de Cabanes, & point de femmes avec eux on jugea qu'ils n'étoient venus là que pour la Pêche de la baleine.

Le 24 Septembre ils virent encore terre, mais le vent du Sud étoit si violent qu'on n'osoit s'approcher des côtes. Cependant les maladies, & le défaut d'eau douce augmentant de plus en plus, il ne se passa pas un jour qu'il ne mourut quelqu'un de l'équipage. Il étoit au désespoir; il fallut mener les malades au Gouvernail. Les voiles étoient usées, & auroient été déchirées au premier vent frais. La pluye continuelle se changea en neige & en grêle. Les nuits devinrent & plus

obscures & plus longues , enforte qu'on étoit a tout moment exposé aux dangers du naufrage. Le peu de monde qui restoit se refusoit au travail , & ne souhai-toit que la mort.

Le Vaisseau resta ainsi quelques jours sans Pilote , jouet des vents & des flots. Le 4. Novembre ils découvrirent terre de nouveau , sans pouvoir l'atteindre , parce que la nuit les prévint. Le lendemain les Cables du côté droit du Vaisseau furent trouvés rompus , & tous les autres n'étoient guères en meilleur état. Ils perdirent leurs ancres , & ce fut leur salut. Une vague monstrueuse jetta le Vaisseau par dessus un écueil dans un lieu calme ; s'ils avoient jetté leurs ancres avec leurs cables usés , & si le Vaisseau eut été jetté seulement 20. toises du côté du Nord ou du Sud , il auroit été perdu sans ressource.

Le 6. Novembre WAXEL & STELLER allèrent a terre , elle étoit couverte de neige. Ils ne virent d'autres bois que ce que l'onde y avoit amené ; mais un ruisseau , qui n'étoit point gelé donnoit de l'eau douce excellente. Faute de bois pour faire des Cabanes , l'on trouva des tas de sable , & entre ceux ci de larges fosses , qu'ils s'aviserent de nettoyer , & de couvrir de voiles afin d'y loger leurs malades.

Mais lorsqu'on se disposa à les y transporter, ils moururent tous, aussi-tôt qu'ils vinrent en plein air, soit sur le tillac, soit dans le transport. Les renards se jettèrent sur ces Cadavres, sans s'effaroucher de rien, marque certaine, que ce Pays étoit désert.

Le Comandeur BERING tout exténué de force, fut porté a terre sur un Brancard. Le 8. Décembre il mourut & fut fort regretté. C'étoit un Danois de Nation, Marin habile & expérimenté, qui avoit fait des découvertes également heureuses & glorieuses. C'étoit un homme d'ailleurs assés âgé. On donna son nom a cette Isle.

Tous ceux qui furent atteints de maladie étant sur le Vaisseau, périrent. Leur indifférence pour la vie & le découragement augmenta leur mal de beaucoup. Car il commence par une certaine langueur, qui dispose le malade a se tenir en repos, & c'est justement sa perte. De-là s'ensuivent des douleurs dans tous les membres, les pieds s'enflent, le visage devient livide, le corps est couvert de taches bleues, les dents branlent, & les gencives saignent. Quelques uns tombent dans de cruelles angoisses, & ont peur au moindre bruit, tandis que d'autres sont

indifférens s'ils vivront ou non. Ceux qui s'arrachèrent de leurs lits, & se donnoient du mouvement autant qu'il leur étoit possible, se sauvèrent; surtout les Officiers, qui pour donner leurs ordres, étoient forcés d'être souvent sur le tillac.

Tandis qu'ils séjournèrent dans cette Isle déserte, le Vaisseau fut jetté contre terre le 28. & enfoncé dans le sable; ils perdirent une quantité de farine & d'autres vivres, qui furent gâtés par l'eau de mer, qui y entroit.

Ils examinèrent ensuite, si ce pays étoit une Isle, ou s'il appartenoit au Continent, ils trouvèrent qu'il en avoit été détaché par des tremblemens de terre, & que c'étoit en effet une Isle inhabitée Point de bois, mais seulement des broussailles rampantes, à peine propres au moindre usage. Point d'autres animaux de terre que des Renards, la plupart de couleur bleue, & les autres blancs.

Ils vécutent ainsi dans l'égalité naturelle, & sans Maître, partageants leurs vivres avec économie, & se nourrissant la plupart d'animaux marins. Les Castors n'étoient guères mangeables. Forcés par la faim ils mangèrent de la chair d'une Baleine morte, des Chats-marins, qu'en langue Russe on appelle Koli - Morkio, ou le-

lon Dampier Ours marins, des Chiens marins, de 800 livres pesant, des Lions marins, des Vaches marines, ou Manati, dont une seule pesoit 8000 livres, où environ, ces Vaches furent tort a leur goût. Ils partagèrent près de 900 peaux de Castors, dont une seule se vendoit aux frontières de la Chine 80 a 100 Roi bles.

Au mois d'Avril 1742, ils songerent a leur retour: & batirent un Navire des débris de leur ancien Vaisseau qui avoit échoué, ce nouveau bâtiment fut achevé & lancé à la mer le 16 Août. Ils observèrent que le lieu où ils avoient passé l'hyver, étoit situé sous le degré 56 hauteur du Pôle. Après un voyage pénible, ils arrivèrent non sans danger, le 26 Août au port St. Pierre & St. Paul, où ils trouvèrent une grande provision de vivres, que le Capitaine TSCHIRIKOW y avoit laissées. Ils y passèrent l'hiver, & l'année d'après ils firent voile a Ochots. De là WAXEL se rendit à Jakuts & ensuite à Jeniseisk, où il retrouva TSCHIRIKOW qui se rendit en 1745. à St. Petersbourg, où il le suivit en 1749. Pour STALLER il resta encore à Kamtschatka, & sans en avoir aucun ordre il s'occupa à des recherches d'histoire naturelle. Ceci lui attira des affaires auprès de la Chancelle-

tie d'Irkutsk, qui le retardèrent beaucoup, & quoiqu'il se fut pleinement justifié, il prit tant à cœur cette affaire qu'il mourut en 1746. d'une fièvre chaude. Il étoit né a Windshheim en Franconie en 1709. c'étoit un Médecin habile & très laborieux.

Pour ce qui regarde le voyage du Capitaine TSCHIRIKOW, qui le 20. Juin fut séparé du Comandeur BERING, il toucha aux Côtes de l'Amérique le 15. Juillet sous le 56. degré de latitude. Cette côte étoit escarpée & pleine de Rochers sans aucune Isle, comme l'eau douce commençoit a manquer aux Gens de l'Equipe, ils voulurent examiner le pays. Le Pilote DEMENTIEW se rendit a terre accompagné de 10. hommes d'élite, pourvus non-seulement de munitions de guerre & de bouche, mais aussi d'un Canon. Ils y arrivèrent heureusement, & donnèrent plusieurs jours régulièrement les signaux dont on étoit convenu. Mais comme ils restoient trop longtems, le Matelot SAWELW fut envoyé après eux avec 3 hommes; mais ceux ci ne revinrent point non plus, on vit seulement monter une fumée continuelle sur le rivage.

Le jour suivant on vit deux Navires, qui vinrent droit au Vaisseau. C'étoient des Américains, qui à la vue du grand

nombre de monde assemblé sur le tillac, s'arrêtèrent à quelque distance, avant qu'on pût distinguer leur visage, crièrent Aga! Agai! & rebroussèrent chemin avec toute la promptitude possible. N'ayant plus de Chaloupe il n'étoit pas possible de délivrer leurs malheureux Compagnons qui étoient à terre d'autant moins que cette Côte escarpée ne souffroit aucun abordage.

Ils croisièrent ainsi quelques jours, & le 27. Juillet ayant perdu toute espérance de les revoir on fit voile pour retourner à Kamtschatka. Le 20. Septembre après des peines infinies, le Vaisseau aborda à une Côte, qui étoit sous le degré 57. & 12. min; très dangereuse par un grand nombre d'écueils. Ils furent abordés par 21. hommes du pays, chacun dans son Canot de cuir: Ces Sauvages parurent fort doux & prenoient grand plaisir à examiner le Vaisseau.

Mais comme le Cable commeuçoit à se rompre, & que l'eau douce vint à manquer, on ne s'y arrêta point. On gagna la haute mer, on s'avisa de distiller l'onde salée, mais c'étoit une ressource faible. L'équipage fut atteint du scorbut, dont quelques uns moururent d'abord. Le 9. Octobre ils arrivèrent dans la Baye

AWatscha;

Awatscha; de 70 hommes qui composoient l'équipage il en périt 21. Le Professeur de l'Isle, qui étoit Valétudinaire depuis quelque tems, voulant passer à terre le 10. tomba mort, aussi-tôt qu'il fut monté sur le tillac.

L'année suivante Tschiricow croisa de nouveau sur le Comandeur, mais inutilement. C'est pourquoi il retourna à Ochotsk. Arrivé ensuite à Petersbourg il fut élevé au Grade de Capitaine Comandeur, honneur, dont il ne jouit pas long-tems, car il mourut peu de tems après laissant la réputation d'un habile Officier de Mer, & d'un homme rempli de sentimens d'honneur & de piété.

Après avoir donné l'histoire abrégée de ce Voyage il nous reste encore à exposer succinctement les Observations que M. Steller avoit faites sur cette Partie de l'Amérique située à l'Est vis à vis de Kamtschatka, & qui sont tirées de son Journal de Voyage.

DE l'Amérique.

LA terre ferme de l'Amérique, est située depuis le 52^{me} jusqu'au 60^{degré} de

latitude du Nord vis-à-vis de Kámtschatka, & selon M. STELLER, il y a apparence, que ci devant ces pays étoient contigus. La mer qui les sépare étant toute parsemée d'Isles.

Le climat de l'Amérique est plus doux, que celui des Côtes du Nord Est de l'Asie, quoiqu'elle soit remplie de montagnes couvertes de neige toute l'année. Mais ces monts ont de grands avantages sur ceux de l'Asie: Ces derniers sont des rochers découverts, qui ne font point masse, fort rudes, & que la chaleur ne peut pas pénétrer, ce qui est la cause qu'ils ne produisent ni métaux, ni arbres, ni aucunes plantes, & que dans les Vallées il ne croit que des broussailles & des plantes abjectes. Au contraire les montagnes de l'Amérique ont de la solidité, leur surface n'est pas couverte de mousse, mais d'une terre très féconde, ce qui fait qu'elles sont ornées de bas en haut des plus beaux bois touffus. Les plantes sont les mêmes sur le sommet comme dans les vallées, & il ne s'en trouve point de marécageuses.

On a observé que les poissons passent plutôt dans les rivières d'Amérique, que dans celles de Kámtschatka. On y trouve particulièrement une espèce fort grande de

framboise, des ronces, des bayes de mirtille, & d'autres fruits d'un gout agréable, une grande quantité de treffle; & pour les animaux des Dauphins, des Castors, des Baleines, des Chiens-marins, & la marmote de la petite espèce, des renards rouges & noirs, moins sauvages, qu'ailleurs, parce qu'aparemment ils sont peu ou point chassés. Pour le Gibier connu, il s'y trouve des pies, des Corneilles, des Meuves, des Grués aquatiques, des Cygnes, des Canards & d'autres qu'on ne connoit pas.

Les habitans de cette partie de l'Amérique sont aussi sauvages que les Korackes, dont il sera fait mention dans la suite. Ils sont lourds, ont les épaules larges, les ossemens forts, & la taille médiocre; leurs cheveux roides, noirs, & épars, le visage plat & noiâtre, le nez un peu pointu mais fort large; les yeux noirs, les levres fort grosses, la barbe claire, & le col court.

Leur habillement leur descend jusqu'à dessous des genoux, ils sont ceints de courroies autour du Corps. Leurs culottes sont faites de peaux de Dauphins; ils pendent des couteaux de cuivre ou de fer avec leur étui à leurs ceintures, à la manière

des Payfans Russes. Leurs Chapeaux sont faits d'herbes, & ressemblent à des Parasols sans tête, ils sont teints en rouge ou en verd, & ornés par devant de plumes de faucon, ou de bottes d'herbes, ce qui ressemble beaucoup aux ornemens de plumes des Américains du Brésil.

Ils se nourrissent de Poisson, des animaux marins & d'une herbe douce, qui est l'acauhe ou le sphondilium, qu'ils apprêtent à la manière des Kamtschadales dont il sera aussi parlé ci après. Ils se servent de plus de l'écorce sèche de Peuplier & de Pin pour leur nourriture, tout comme les Kamtschadales, les habitans de la Sibirie, & quelques Russiens même le font sur tout en tems de cherté. De même ils font usage de l'algue marine, dont ils font des tas, c'est un mets qui est aussi coriace que des morceaux de cuir: Le Vin & le Tabac leur sont inconnus, preuve certaine, qu'ils n'ont jamais eû de commerce avec des Européens.

Pour leur langage il y a apparence, qu'il ne diffère de celui des Russes & des Korackes, que par la Dialecte. Du reste les Américains & les Kamtschadales se ressemblent dans les points suivans: 1°. Dans leur Physionomie. 2°. Dans l'apprêt des mêmes herbes, qui leur servent de nour-

riture. 3°. Dans leur manière de faire du feu. 4°. En ce que leurs haches, sont ou de pierre ou d'ossements. 5°. Leurs habits & leurs Chapeaux sont semblables & 6. ils teignent les uns & les autres leurs peaux avec l'écorce d'aune. Ces particularités pourront éclaircir la question, d'où l'Amérique a pû être peuplée? Car quand même on seroit d'accord, que l'Asie & l'Amérique n'ont jamais été contigus; comment pourroit-on soutenir, qu'il ait été impossible d'y passer, lorsqu'on considère le grand nombre d'Iles situées entre les deux Continents, qui facilitent le passage de l'un à l'autre?

Les Armes des Américains de ces contrées sont des Arcs & d-s flèches. Pour les arcs on ne sauroit en donner la description parce qu'on n'a pas eû occasion de les voir de pres; mais les flèches sont plus longues que celles des Kamtschadales, & parfaitement semblables à celles des Tartars Tonguses. Elles sont taillées uniment, & teintes en noir.

Leurs Canots sont semblables à ceux des Korackes & des Tschoutsches, & faits de peaux. Ils ont 12. pieds de long sur deux de large; les deux bouts sont pointus, & le fond est plat. La partie inté-

rière est composée de perches affermies aux deux bouts, & tenues à égale distance l'une de l'autre au moyen d'un morceau de bois mis en travers: Les peaux cousues au tour, paroissent être de Dauphins & teintes en brun. L'affiette est ronde, & éloignée de 2. coudes de la partie derrière, cousue de boyaux qu'ils peuvent tendre & ouvrir moyennant des courroyes mises à l'entour. Ces Canots résistent aux plus violentes tempêtes, quoiqu'ils soient si légers, qu'on peut les porter d'une seule main.

Lorsque les Américains voient des Etrangers, ils rament droit à eux, & font un grand bruit. Est ce pour les saluer ou leur faire des questions? C'est ce qu'on ne sauroit décider sûrement. Les Kuriles font de même, mais avant que de s'approcher, ils ont la coutume de peindre de noir leurs yeux avec un pinceau, & de boucher leurs narines avec de l'herbe. Ils ont toute l'apparence d'un peuple doux & pacifique, & montrent beaucoup de disposition à bien recevoir & traiter les étrangers, qu'ils regardent constamment en face; ils leur font présent d'huile de baleine, & de ces mêmes pinceaux dont ils se servent pour se mettre du noir. Durant la belle saison on peut naviger avec

sûreté dans ces parages. Mais vers l'automne, ils deviennent fort dangereux ; les tempêtes étant alors très violentes.

Le reste des Observations de M. STELLER concerne l'Isle de Bering en particulier, cette Isle si déserte ou il ne croit pas même du bois. Ces Observations annoncent un homme extrêmement attentif & laborieux. Mais toutes ne font que prouver que cette Isle est un Pays misérable, qui ne vaut pas la peine qu'un Voyageur s'y arrête, ni qu'on en amuse le Lecteur.

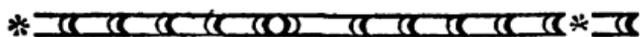
La seconde Partie de cette Description dans le Journal prochain.





ANONCES DE LIVRES NOUVEAUX.

*Découvertes & encouragements des Sciences
& des Arts, Inventions, Remèdes &c. &c.*



*La Logique ou l'Art de penser, par FRANÇOIS
MERCIER, Pasteur de l'Eglise de Geneve.
in 8vo. Genève, chez NICOLAS GALLAY,
1767.*

L'ACADEMIE de Genève a eu surtout dans ce Siècle, de très habiles Professeurs en Philosophie, & cette Science y est cultivée avec beaucoup d'honneur. En particulier Mrs. CALANDRIN, CRAMER, JALABERT, DE LA RIVE se sont fait un grand nom dans cette carrière. L'Europe savante a rendu justice à leurs ouvrages & les talens de ceux qui remplissent aujourd'hui les mêmes places donnent lieu d'espérer qu'ils ne dégèneront point. Mais pour nous borner à la Logique, M. DE LA RIVE en a donné une au public qui est estimée des connoisseurs ; elle est écrite en Latin pour l'usage de l'Auditoire principalement. Celle de M. MERCIER que nous annonçons nous a paru marquée

au bon coin; & comme il a été nouvellement promu à la Chaire de Philosophie il paroît que les supérieurs ont reconnu son mérite & ses talens en ce genre; ce qui est une bonne recommandation pour le public.

Il nous apprend lui même dans un modeste avertissement de quelques lignes que son ouvrage n'est pas destiné aux savans, mais aux étudiants en Philosophie. C'est là en effet son principal avantage; & quoique l'Auteur ait traité en habile homme diverses questions philosophiques qui appartiennent à cette science, comme la doctrine des perceptions & des sensations, celle de la certitude & de l'évidence, celle des définitions, de la méthode & quantité d'autres, cependant il a eu l'art de proportionner son stile à son but, & l'on peut dire qu'il l'a rempli avec un grand succès.

On fait que la 3me partie de la Logique qui traite de la forme des raisonnemens est tombée dans un certain discrédit. C'est avec raison qu'on a épuré cette science de tous les fatras syllogistiques, où la vérité étoit étouffée par un ridicule verbiage, où l'esprit se consumoit sans s'éclairer. Mais peut être aussi à t-on poussé trop loin le mépris. Comme dans les Au-

ditaires Académiques il se fait souvent des Disputes où l'on exige à bon droit qu'on suive des règles fixes d'argumentation, soit pour mieux démêler le vrai du faux, soit pour prévenir les écarts & pour abréger, il est nécessaire que les étudiants aient une idée de cette méthode. Il est vrai qu'elle peut & doit être réduite à des termes plus simples qu'on ne faisoit auparavant; & c'est aussi ce que M. MERCIER s'est proposé en expliquant ici les différentes sortes de syllogismes & la manière de les bien former.

Dans cette partie comme dans les trois autres M. MERCIER se distingue par une extrême clarté, par un bel ordre, & par un soin continuel à soutenir & faciliter l'attention des lecteurs au moyen des exemples qu'il ne manque pas de joindre aux préceptes. Cela répand un si grand jour sur les objets qu'il présente qu'on n'a besoin que d'un degré ordinaire d'intelligence & d'attention pour saisir ses idées & posséder la Logique.

Aussi pensons nous que ce livre est le seul que nous ayons en notre langue à l'usage des personnes du sexe qui souhaiteroient d'étudier cette science. Et il seroit bien à désirer quelles joignissent toutes à leurs agrémens naturels, une qualité qui

paroît peut-être peu brillante mais qui est au moins solide & réelle, celle de savoir raisonner juste : Les hommes ne savent que trop & très sûrement les femmes ne l'ignorent pas, que dans l'âge de la séduction & des graces, un souris ou un coup d'œil prouvent mieux que tous les syllogismes de l'École, mais toutes les femmes ne plaisent pas également & quand cela seroit, toutes ne s'ont pas tant s'en faut des Ninons (*), ou des P..

ESPRIT des Loix Romaines, Ouvrage traduit du Latin de JEAN VINCENT GRAVINA; par M. REQUIER. A Amsterdam & à Paris, chez SAILLANT Libraire, Rue Saint Jean de Beauvais; 1766. 3 Vol.

Ce Livre dans l'original, est présenté sous quatre titres différens, qui répondent à la distribution que l'Auteur en a fait en quatre Parties. M. REQUIER, à cru devoir le donner dans un nouvel ordre & sous un seul & même titre : Les lecteurs éclair-

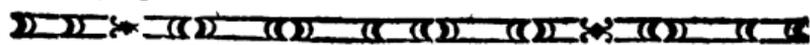
(*) NINON de l'Enclos, si célèbre par sa beauté & son esprit, surtout par le talent de plaire qu'elle posséda supérieurement eut un amant à 80 ans, & cet amant étoit un jeune Abbé qui en avoit 18.

rés feront avec plaisir & utilité la comparaison de cet Ouvrage, avec d'autres qui traitent des Loix; & dans cet examen, ils verront que le célèbre & illustre Auteur de l'Esprit des Loix, s'est beaucoup enrichi de celui ci dans les endroits ou elles y sont considérées philosophiquement.



HISTOIRE de BERTRAND DU GUESCLIN, Connétable de France; par M. GUYARD DE BERVILLE. A Paris chez H. C. DEMANSY, Libraire; rue Saint Jacques, près les Mathurins, à Sainte Thérèse: 1767. deux Vol. in 12.

Il est peu d'ouvrages qui présentent un si grand nombre de faits intéressans que cette vie de DUGUESCLIN, & l'Auteur par la manière dont il expose toutes les actions de son Héros, ajoute encore beaucoup à son sujet: L'intérêt qui règne dans tout l'ouvrage, en rend la Lecture très-piquante.



REFLEXIONS posthumes sur le procès de JEAN-JACQUES avec DAVID: Brochure in 12 de 21 pages.

Voilà encore un homme de Lettres qui veut dire son mot sur cette querelle; & il le dit avec esprit, Mais il ne se mon-

tre pas un Juge impartial tant s'en faut ; il montre de l'animosité contre les Philosophes ; titre le plus beau qu'on puisse désirer & dont on veut faire dans ce siècle, un titre injurieux ou ridicule.

„ Qu'importoit, dit l'Auteur de cette
 „ brochure, à l'historien de la Maison
 „ de TUDOR, que l'on crut à Paris pen-
 „ dant quelques jours qu'il s'étoit moqué
 „ d'un Suisse en Angleterre : Un homme
 „ si bon, si sage & si considérable devoit-
 „ il s'acharner après un malheureux, pau-
 „ vre, infirme & proscrit, qui n'a que
 „ son orgueil & sa renommée.



ENCOURAGEMENTS D'AGRICULTURE.

M. COLOMBET Curé de Saint Denis sur Sarthon & Doyen d'Alençon, l'un des Membres de la Société d'Agriculture de la ditte Généralité, voyant que toutes les bonnes choses que l'on écrit sur l'agriculture, ne font pas tout l'effet désirable, a résolu de former des prix, qu'il veut distribuer à ses Paroissiens toutes les années, pendant le terme de 6 ans, prix qui seront puisés dans ses seuls revenus, & d'autres concernant une partie de sa Dixme, tant qu'il sera Curé de St. D-

nis. Ces prix seront accordés à ceux qui les mériteront, au jugement de Commissaires, qui seront choisis par la Société.

• M. COLOMBET persuadé que la récompense excite l'émulation & l'amour du travail, plus que toutes sortes de démonstration théorique pour engager à mieux cultiver les terres de sa paroisse, a résolu de rendre chaque année, la paille de dixme, qu'il aura perçu, à celui, qui, au jugement des Commissaires, aura recolté le meilleur bled.

Il fera chaque année la remise entière des trefles, sainfoins & luzernes, à celui qui se trouvera avoir le plus beau poulain.

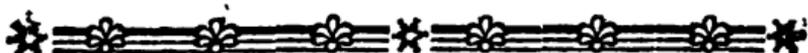
Il accorde chaque année à tous ceux de sa paroisse, qui élèveront & nourriront tous les ans deux Veaux, pour les faire couper & les destiner à la Charrue, une entière remise de la dixme des trefles, sainfoins & luzernes qu'ils lui doivent.

Il exemptera de dime de laine & d'agneaux, celui qui aura chaque année le plus beau troupeau de moutons.

Il fera une remise entière de la dixme des Agneaux & de la laine pendant l'espace de six années, à tous ceux indistinctement, qui auront un troupeau de la grande espèce.

JANVIER 1767. 95

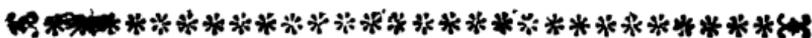
Il accorde même pendant autant d'années, une remise entière de la Dixme des Agneaux, à tous ceux qui auront seulement un bélier de la grande espèce, soit que le reste du troupeau, soit de l'espèce commune, ou d'une espèce particulière.



PRIX ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles Lettres & Arts d'Amiens, propose pour sujet d'un des prix qu'elle doit distribuer le 25 Août 1767. *Les secours que se portent mutuellement les Sciences, les Lettres & les Arts.*

Ce prix sera d'une médaille d'or de la valeur de 500 Liv. Les ouvrages seront envoyés francs de port, avant le premier Juillet 1767 à M. BARON Secrétaire perpétuel à Amiens.



PRIX DISTRIBUES.

UN Particulier d'Amsterdam avoit déposé une somme pour une médaille d'or de la va-

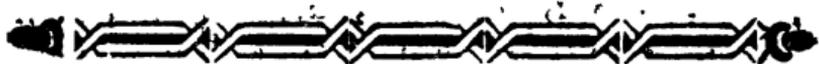
leur de 300 Liv. en faveur de celui qui au jugement de l'Académie Française feroit le meilleur Discours , ayant pour objet, d'exposer les avantages de la paix, d'inspirer de l'horreur pour les ravages de la guerre, & d'inviter toutes les nations à se réunir pour assurer la tranquillité générale. L'Académie a déclaré dans son Assemblée publique du 22. de ce mois, que le prix avoit été adjugé à Monsieur de la HARPE: M. GAILLARD, de l'Académie des Inscriptions, a obtenu le second prix.

S P E C T A C L E S

LA Tragédie de GUILLAUME TELL, a été retirée après la septième représentation. M. LEMIERE fait des Tragédies facilement, il les fait succéder rapidement l'une à l'autre. On dit, qu'il se prépare à mettre bientôt sur la Scène, une nouvelle Tragédie, BARNEVELDE; c'est encore un sujet Républicain. M. LEMIERE a l'intelligence du Théâtre & de son Art, mais il n'est pas toujours heureux dans le choix de ses Drames. Il aime les révolutions, les Conspirations, les mouvemens
de

de la Liberté Républicaine, & ces sujets, suivant la remarque de M. de VOLTAIRE, sont les moins propres à réussir. „ Puis-
 „ sent mes Réflexions, - dit ce grand Maj-
 „ tre, persuader les jeunes Auteurs qu'un
 „ sujet politique n'est point un sujet tra-
 „ gique; que ce qui est propre pour l'his-
 „ toire, l'est rarement pour le Théâtre;
 „ qu'il faut dans la Tragédie beaucoup de
 „ sentiment & peu de raisonnemens; que
 „ l'ame doit être émue par degrés; que
 „ sans terreur & sans pitié, nul ouvrage
 „ dramatique ne peut atteindre au but de
 „ l'art & qu'enfin le stile doit être pur,
 „ vif, majestueux & facile. “ C'est d'a-
 près ces observations qu'on peut juger la
 Tragédie de GUILLAUME TELL, dans la
 qu'elle l'Histoire est suivie avec une exac-
 titude scrupuleuse, ou il y a plus de ré-
 cit que d'action, plus de traits philoso-
 phiques que d'expressions de mœurs &
 plus de vrai que de vraisemblable. L'at-
 tention est soutenue par l'intérêt de curio-
 sité, mais le cœur est rarement ému par
 l'intérêt de sentiment. La poésie en est
 foible & souvent dure. „ C'est le charme
 du stile qui fait valoir le fond du Dra-
 me; l'on ne peut prétendre aux grands
 succès, aux succès soutenus à la lecture

comme à la représentation, qu'en réunissant le talent du coloris au génie de la Composition.



L'ESPRIT DU JOUR, *Comédie nouvelle*, en prose, avec des *Ariettes* en un Acte.

Les paroles de cette nouvelle Comédie font de M. HARNI, qui à déjà donné plusieurs pièces au Théâtre de la Comédie Italienne. La Musique est de M. ALEXANDRE; aussi connu par différentes productions estimées. L'Auteur à voulu peindre les mœurs & l'esprit du Jour & paroit y avoir réussi: Cette Pièce à été bien accueillie; la musique sur-tout à été applaudie.





ORIGINE DU BAISER.

A. M. J. L. M. V.

DE PROMETHE'E ON connoit bien l'histoire ,
 Il enleva , par un larcin subtil ,
 Le feu sacré. . . L'avanture est notoire.
 Mais ce feu là , de grace où le prit-il ?
 C'est là le nœud : Or en voici le fil.
 Bien avant moi , d'illustres Antiquaires ,
 Ont recherché dans leurs obscurs Ecrits
 Ce secret la . . Mais 'embl. bles mystères
 Sont réservés à de meilleurs Ecrits.
 Venons au fait. Cette fière PALLAS
 Que l'on nous peint , si constamment sévère ,
 Si sage encor , toujours ne le fut pas
 Femelle étoit & l'on fait trop hélas !
 Que dans ce sexe & Déesse & Bergère
 Jamais ne fut exempte d'un faux pas.
 A ce début , une tête légère ,
 Croira sans doute , entrevoir le grand cas ,
 Mais bien a tort , car la Déesse austère ,
 Ne fut que foible & ne se livra pas.
 C'est sur sa bouche , & non point dans ses bras ,
 Par un baiser , ravi à l'immortelle ,
 Que PROMETHE'E , enleva l'étincelle ,

100 JOURNAL HELVETIQUE

Du feu Sacré , dont il nous anima.
Mais ce baiser , dont la flamme divine
Du pur néant , a tiré les humains ,
Ah ! ce n'est point , la faveur enfantine ,
Qui sous ce nom , plait tant aux Libertins ;
Platte faveur , vil jeu de la Machine
Qu'on prend sans gout , qu'on rend avec dédain
Et qui n'a plus , de sa noble origine ,
Que le faux nom , de vol ou de larcin ,
Mais c'est l'essor , c'est l'impulsion sublime
D'une ame en feu , qui brule , échaufe , anime.
Baiser sacré , inestimable Don ,
Que nous à fait , le Mari de PANDORE
Qu'on ayilit , & dont on déshonore
Et les attrait & le céleste nom.





EPIGRAMME.

MES Malades jamais ne se plaignent de moi ,
 Disoit un Médecin d'ignorance profonde :
 Ah ! repartit un plaifant , je le crois ,
 Vous les envoyez tous , fé plaindre en l'autre
 Monde.

*Par M. FRANÇOIS de Neuchâteau, en
 Lorraine.*

AUTRE

POUR moi je rime & vite & bien ,
 Je ne vois , dit DAMON , point d'Auteur qui m'é-
 gale ;
 A mon Esprit les vers ne coutent rien :
 Ma foy , dit un railleur , ils coutent ce qu'ils
 valent.

Par M. SAUTREAU de Marfy.



E N I G M E.

J'EXERCE sur les Cœurs un pouvoir absolu
 Qui ne peut me souffrir ne va point au spectacle;
 Si je me glisse ailleurs, ce n'est pas un miracle;
 Je séduis aisément, ce droit m'est dévolu.
 Pour plaire & triompher, voici mes seules armes;
 J'excite la pitié, j'inspire la Terreur,
 Je donne du plaisir, je cause la douleur,
 Et l'amour bien souvent à régné par mes
 charmes.



ENIGME EN LOGOGRYPHE.

DANS un sens, j'ai souvent deux utiles lu-
 mières;
 Dans l'autre je vous offre un fat, un plat bouf-
 fon.
 Tel qui voudroit avoir trois membres de mon
 nom
 Donneroit bien à trois quelques coups d'étrivière.

 LOGOGRIPE

- 23 O n n'eut pas vu fans moi , cette lame homi-
 cide ,
 23 Instrument des fureurs , du soldat inhumain ;
 23 Je forgeai le glaive d'ALCIDE
 23 Et celui dont jadis ACHILLE arma sa main.
 23 23 Sept membres forment ma structure ,
 23 Tu trouveras en la décomposant ,
 23 23 Des Matelots la sepulture ;
 23 23 Et des Forçats le pénible tourment.
 23 J'ai ce qui fait mouvoir un bâtiment sur l'onde ;
 23 Le Chemin d'une Ville ou passe tout le monde ;
 23 L'Outil propre aux Jardins ; p'us , deux notes de
 23 chant ;
 23 L'animal qui du chat , craint la griffe & la dent ;
 23 Et le nom de celui qui , par malheur insigne ,
 23 Ne peut plus s'expliquer que par geste ou par
 23 signe.
 23 Je t'offre encore un élément fougueux ,)
 23 L'Africain à noire figure ;
 23 De l'arbre une riche parure ,
 23 Avec un Chantre très fameux.



T A B L E.

T HEORIE de l'Homme Page.	3
Des Peuples Sauvages.	11
Mémoire sur le Systeme de l'Equilibre Politique de l'Europe.	42
Réflexions sur les Principes de la Végétation & de la fécondité des Terres.	52
Description abrégée du Pays de Kamtschatka.	69
Annonces de Livres nouveaux.	88
Encouragemens d'Agriculture.	93
Prix Académiques & prix distribués.	95
Spectacles.	96
Origine du Baiser.	99
Epigrammes.	101
Enigmes.	102
Logogriphe.	103